

No. 65

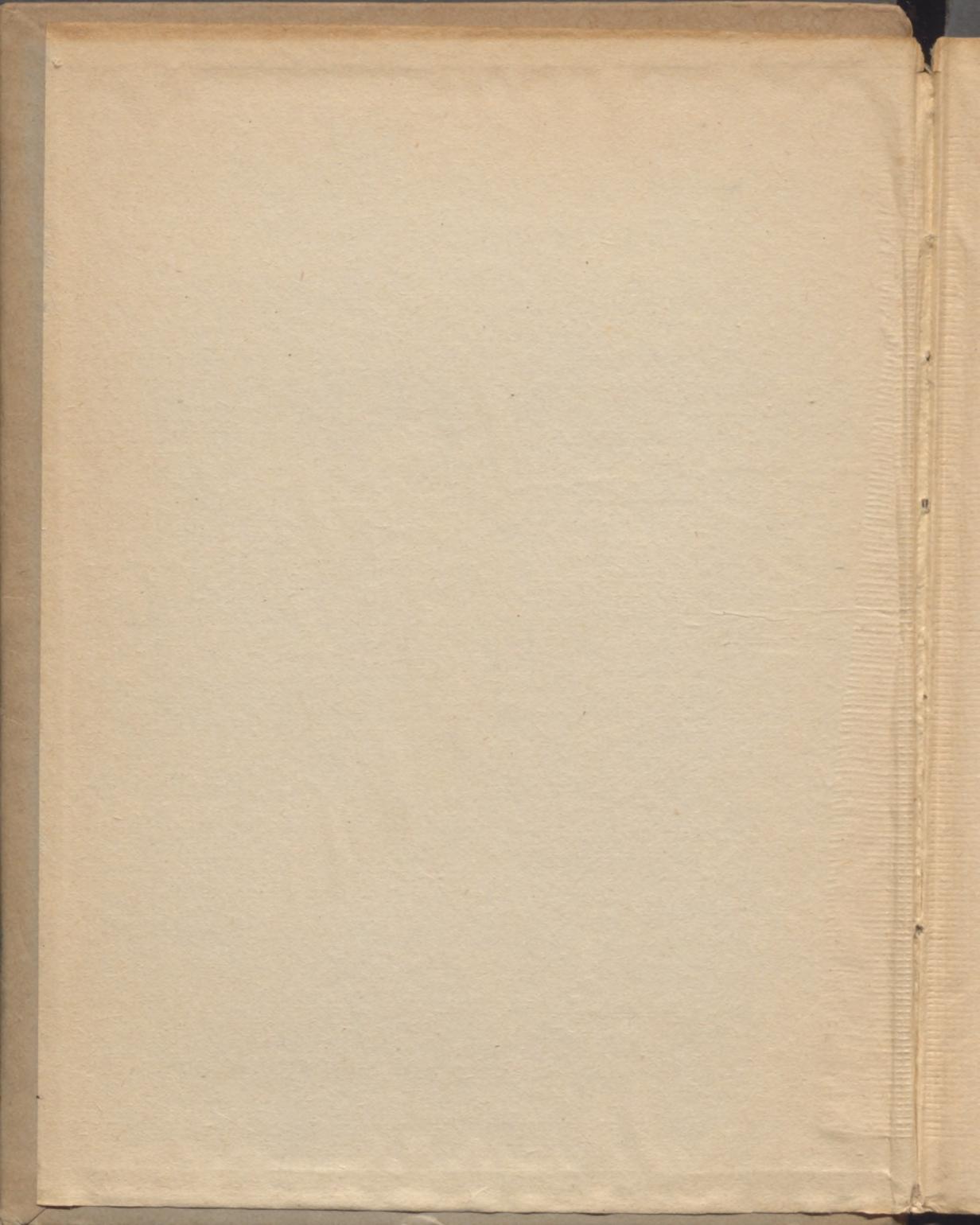
LES PEINTRES ILLUSTRÉS

NATTIER

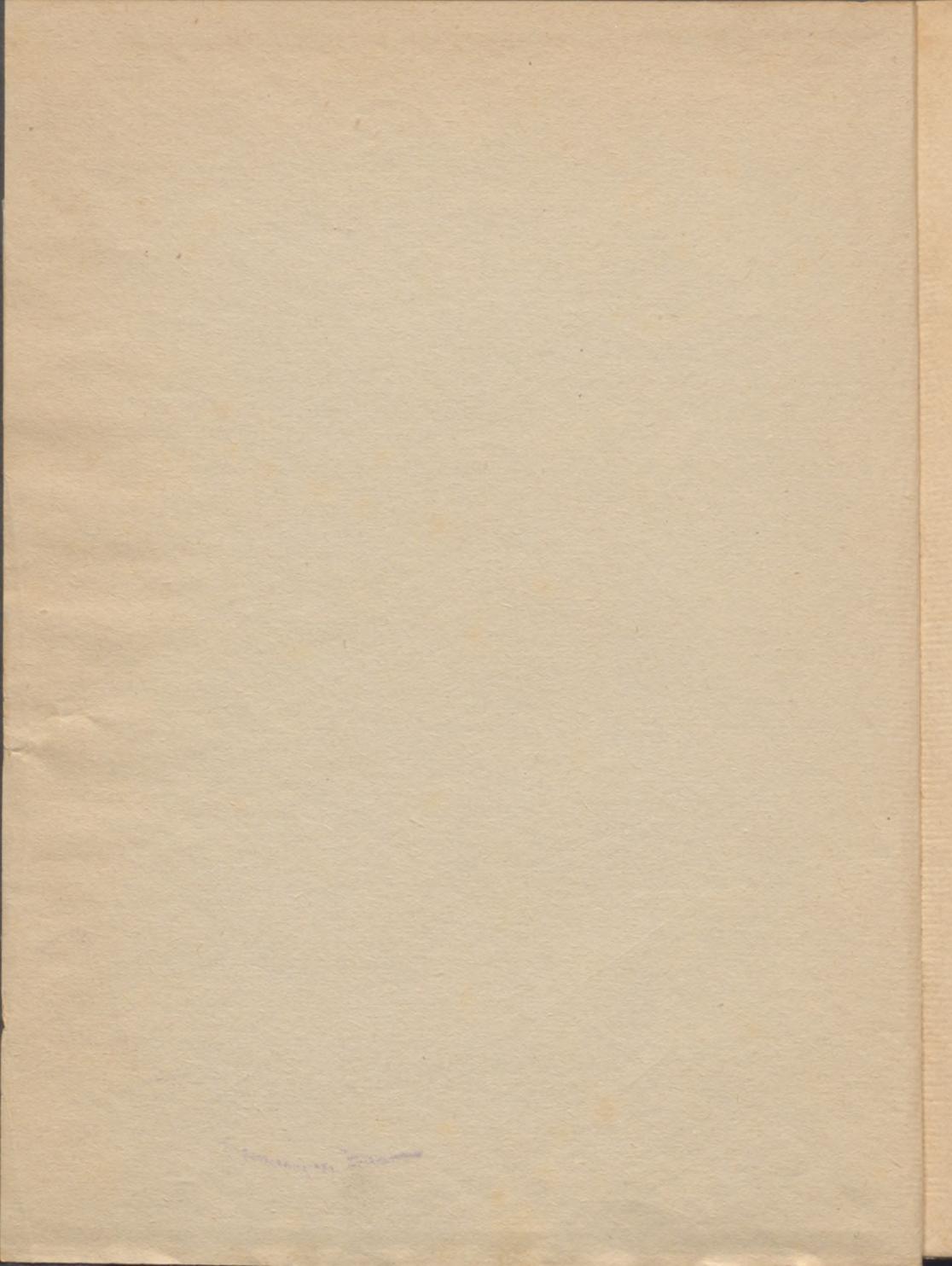
NATTIER



ARTISTIC-BIBLIOTHÈQUE en COULEURS
ÉDITIONS PIERRE LAFITTE



Serge Kuntz



Amberg

LES PEINTRES
ILLUSTRES

J.-M. NATTIER

(1685-1766)

Ex Libris
S.Konter. No 235.

618548



COPYRIGHT BY PIERRE
LAFITTE ET C^{ie}, 1914.

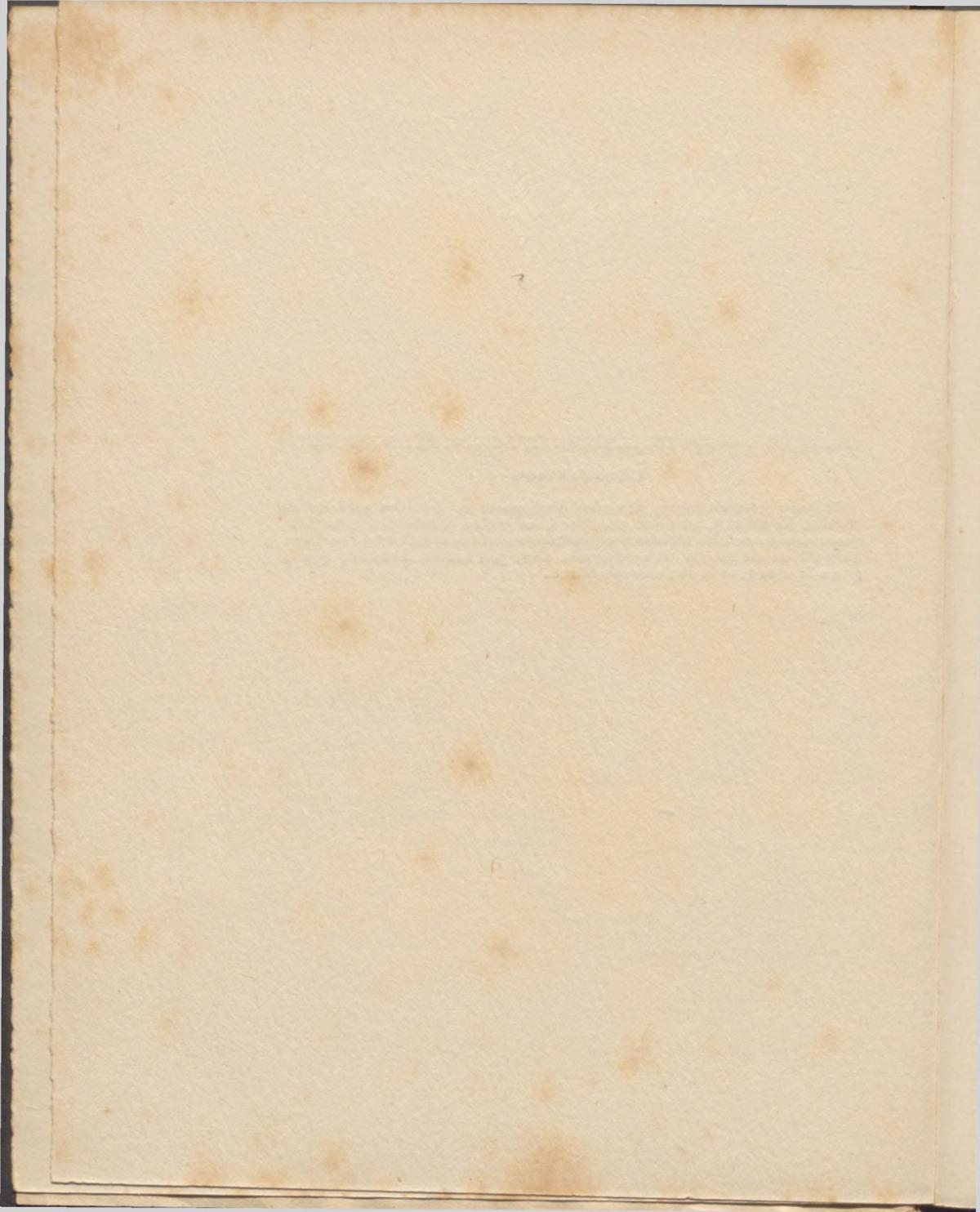
Tous droits de traduction
et de reproduction
réservés pour tous pays.

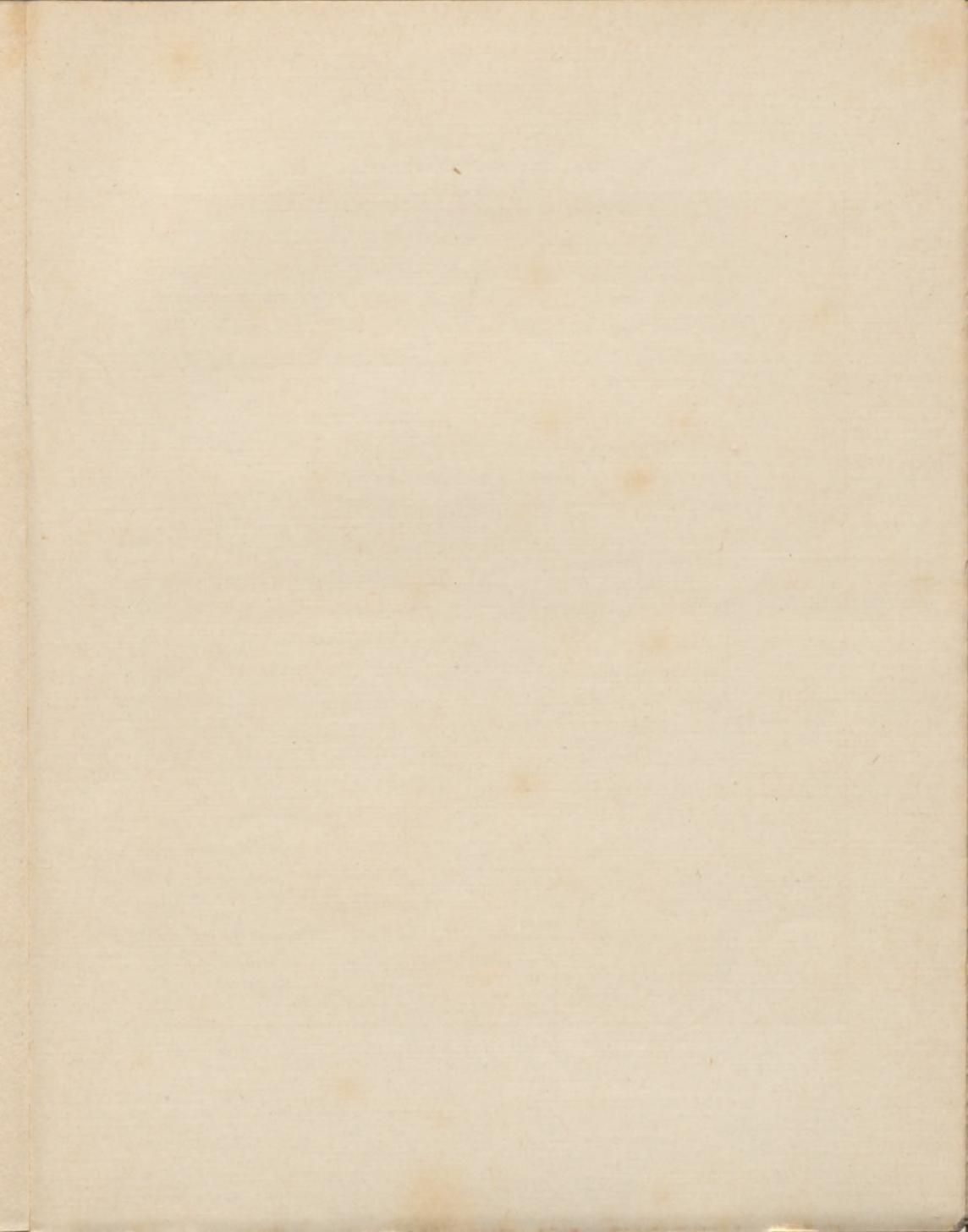
W. 251/88

PLANCHE I. — M^{lle} DE LAMBESC ET LE COMTE DE BRIONNE

(Musée du Louvre)

Ce beau portrait est un des plus chatoyants et des plus parfaits de Nattier. Le peintre, sans rien sacrifier à ses grâces habituelles, a fort heureusement associé les attributs mythologiques et les accessoires guerriers. Le petit comte revêtu de sa cuirasse n'est pas moins charmant que la jeune femme sous le costume de Diane.







Lery Kautzig.

LES PEINTRES ILLUSTRÉS

FONDÉS SOUS LA DIRECTION DE

M. HENRY ROUJON

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SECRETÉAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

NATTIER

HUIT REPRODUCTIONS FAC-
SIMILE EN COULEURS



PIERRE LAFITTE ET C^{ie}
ÉDITEURS

90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS

DÉJA PARUS

- | | |
|------------------|---------------------------|
| + VIGÉE-LEBRUN. | 16 VÉRONÈSE. |
| 1 REMBRANDT. | 27 PUVIS DE CHAVANNES. |
| 2 REYNOLDS. | 28 QUENTIN DE LA TOUR. |
| 3 CHARDIN. | 29 H. ET J. VAN EYCK. |
| 4 VELASQUEZ. | 30+ NICOLAS POUSSIN. |
| 5 FRAGONARD. | 31 GÉROME. |
| 6 RAPHAEL. | 32 FROMENTIN. |
| 7 GREUZE. | 33 BREUGHEL LE VIEU |
| 8 FRANZ HALS. | 34 GUSTAVE COURBET. |
| 9 GAINSBOROUGH. | 35 LE CORRÈGE. |
| 10 L. DE VINCI. | 36 H. VAN DER GOES. |
| 11+ BOTTICELLI. | 37 HÉBERT. |
| 12 VAN DYCK. | 38 PAUL BAUDRY |
| 13 RUBENS. | 39 ALBERT DÜRER. |
| 14 HOLBEIN. | 40 HENNER. |
| 15 LE TINTORET. | 41 LOUIS DAVID. |
| 16 FRA ANGELICO. | 42 PHILIPPE DE CHAMPAIGNÉ |
| 17+ WATTEAU. | 43 GOYA. |
| 18 MILLET. | 44 BASTIEN-LEPAGE. |
| 19 MURILLO. | 45 DECAMPS. |
| 20 INGRES. | 46 ROSA BONHEUR. |
| 21 DELACROIX. | 47 FANTIN-LATOURE. |
| 22 LE TITIEN. | 48 BOUCHER. |
| 23 COROT. | 49 ZIEM. |
| 24 MEISSONIER. | 50+ PRUD'HON. |

DÉJA PARUS (suite)

- | | | | |
|------|------------------|------|-----------------|
| 51 | LE BRUN. | 58 | MANTEGNA. |
| 52 + | RIGAUD. | + 59 | HORACE VERNET. |
| 53 | GÉRICAULT. | 60 | LARGILLIÈRE. |
| 57 | TÉNIERS. | 61 | GUSTAVE MOREAU. |
| 55 | MEMLING. | 62 | JORDAENS. |
| 56 + | CLAUDE LORRAIN. | 63 | BURNE-JONES. |
| 57 + | THOMAS LAWRENCE. | 67 | DIAZ. |
-

POUR PARAITRE SUCCESSIVEMENT

DANS LA 3^e SÉRIE

- 55 HENRI REGNAULT
66 LE SUEUR
67 RIBERA
68 LE GRECO
69 ALFRED STEVENS
70 BENJAMIN CONSTANT
71 WHISTLER

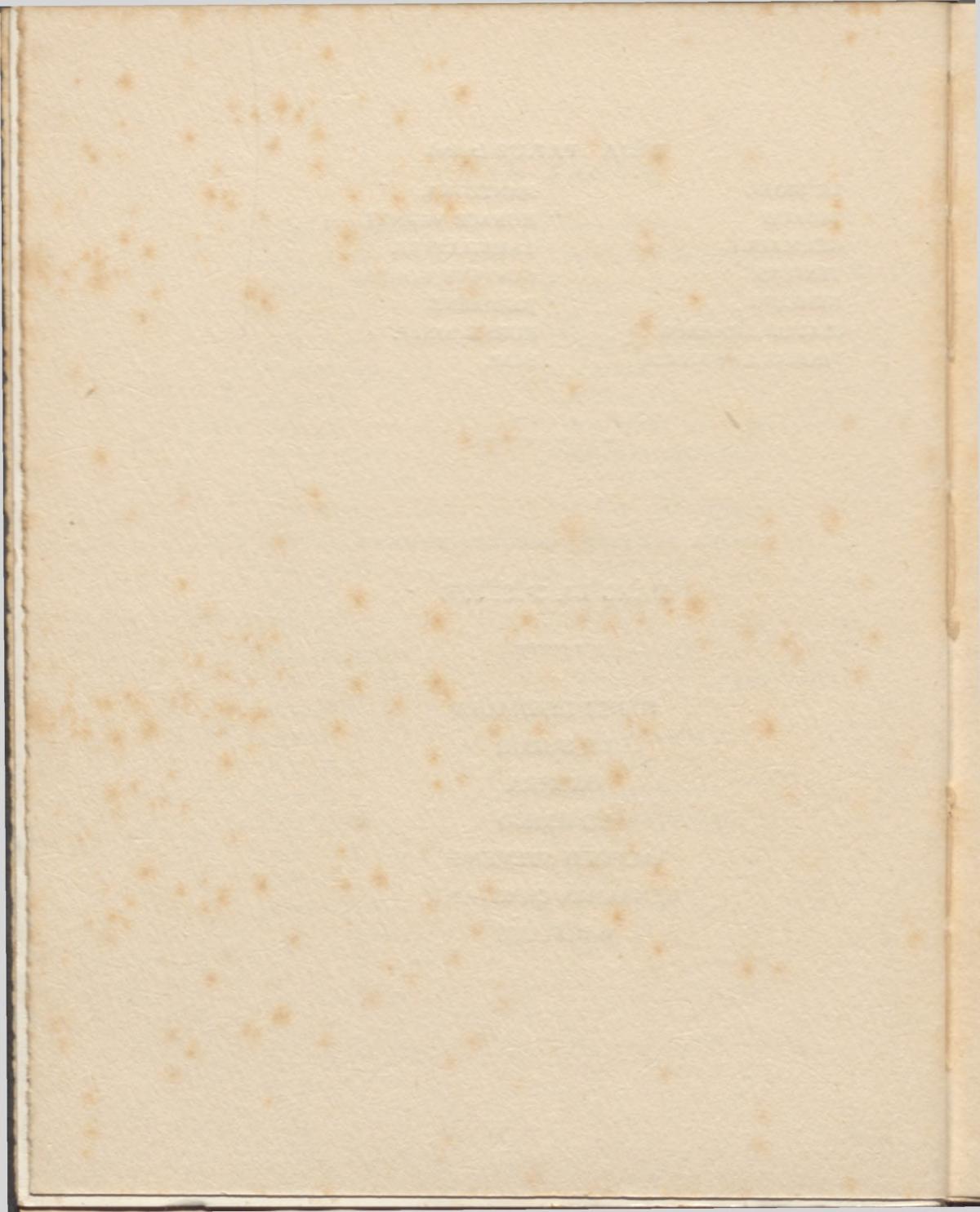
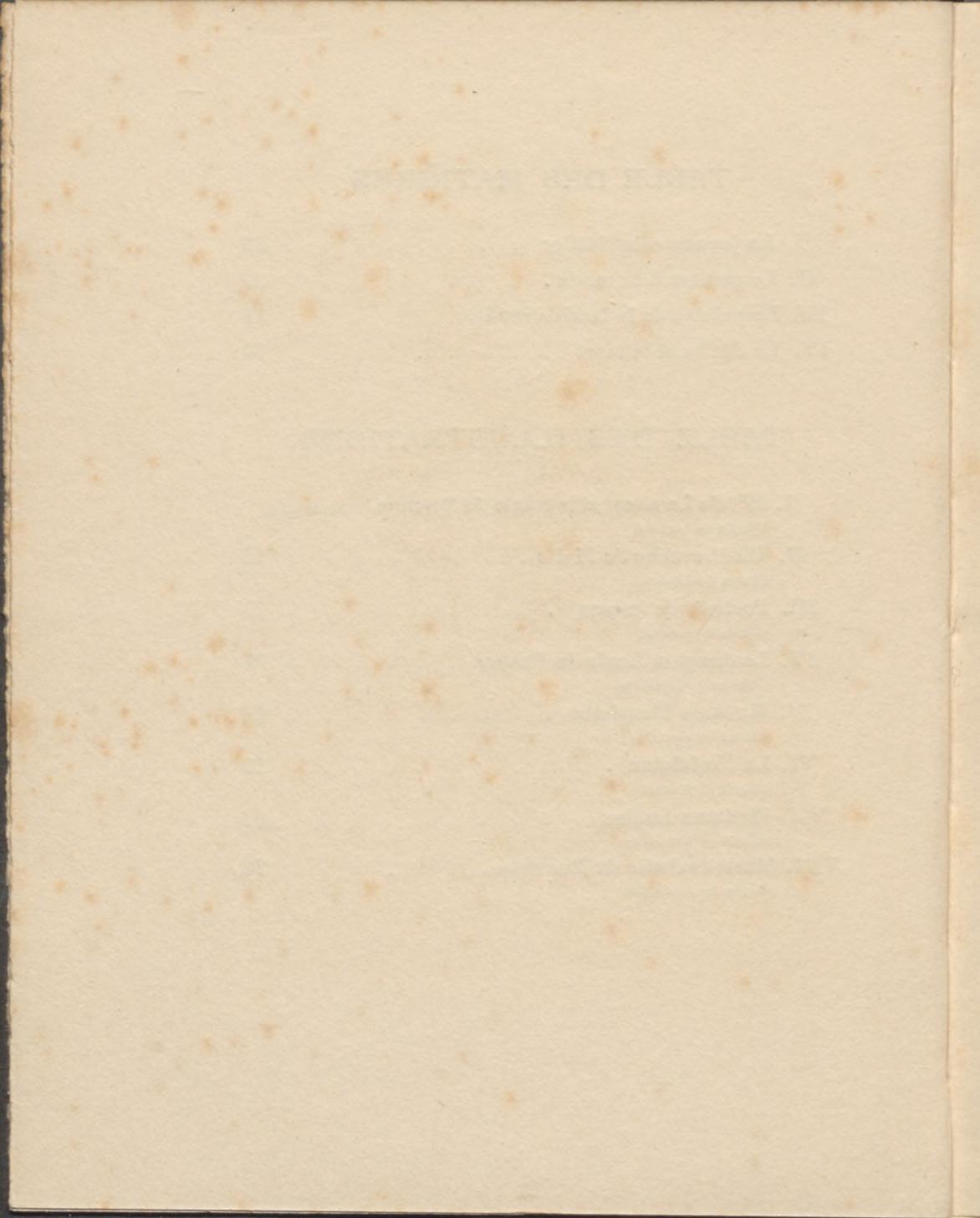


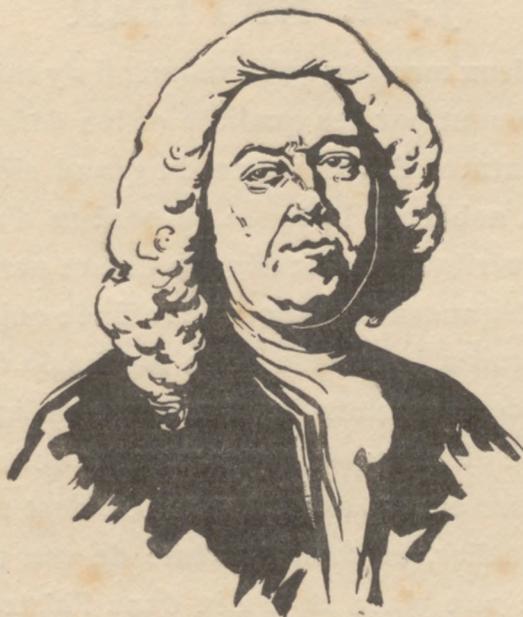
TABLE DES MATIÈRES

I. La jeunesse de Nattier	20
II. Le peintre à la mode	39
III. Le peintre de la famille royale	61
IV. Le déclin et la mort	70

TABLE DES ILLUSTRATIONS

I. M ^{lle} de Lambesc et le comte de Brionne.	Frontispice
(Musée du Louvre)	
II. Un chevalier de Malte	15
(Musée du Louvre)	
III. Portrait de femme	23
(Musée du Louvre)	
IV. Le dauphin Louis de France	31
(Musée de Versailles)	
V. Madame Henriette	47
(Musée du Louvre)	
VI. La Madeleine	55
(Musée du Louvre)	
VII. Madame Louise	63
(Musée de Versailles)	
VIII. Marie-Isabelle de Bourbon	71
(Musée de Versailles)	





JEAN-MARC NATTIER

JEAN-Marc Nattier eut la rare fortune d'appartenir aux deux siècles les plus brillants de l'existence française : il put voir les splendeurs finissantes du règne de Louis XIV et contempler les grâces naissantes de celui de Louis XV. Il appartient réellement

à ces deux mondes, qu'il connut ; il s'y rattacha étroitement par les qualités et les défauts de sa peinture. A l'influence du grand siècle, il doit la noblesse, la tenue, le parfum d'aristocratie véritable qui se dégage de ses portraits. Aux élégances de la société raffinée qui suivit il emprunta la finesse de sa touche, la délicatesse de sa couleur, le charme de sa ligne, la caresse du pinceau le plus flatteur qui se soit peut-être exercé sur une toile. Et c'est en cela que Nattier, en dehors même de son talent, mérite une place de choix dans l'histoire de l'art français. Il fait autre chose et mieux que continuer la tradition des Rigaud et des Largillière : ceux-ci nous dépeignent leurs personnages dans toute la solennité de leurs attitudes particulières et leurs portraits, qu'il s'agisse de Louis XIV, des grands seigneurs ou des parlementaires, sont bien exactement des effigies qui, n'était le costume, pourraient

se situer à n'importe quelle époque ou dans n'importe quel pays. Toute différente est la peinture de Nattier : ses personnages sont strictement de leur époque et nul déguisement ne les en pourrait sortir. Le peintre, par un goût spécial, se plaisait à parer ses modèles d'attributs mythologiques ou à les envelopper dans les voiles païens de l'allégorie. Tous ses efforts seront inutiles parce que le capiteux parfum du dix-huitième s'échappe par toutes les fissures de ces vêtements d'emprunt, parce que cette grâce des femmes de Nattier n'était pas seulement la grâce que leur prêtait son pinceau, mais la grâce d'un siècle tout entier, parce qu'une princesse de Bourbon-Conti par exemple, cette merveille de la beauté féminine, aurait peut-être été aussi belle si elle était venue au monde le siècle d'avant, mais elle l'aurait été différemment, sans cette délicatesse infinie, ce charme précieux, cette fragilité

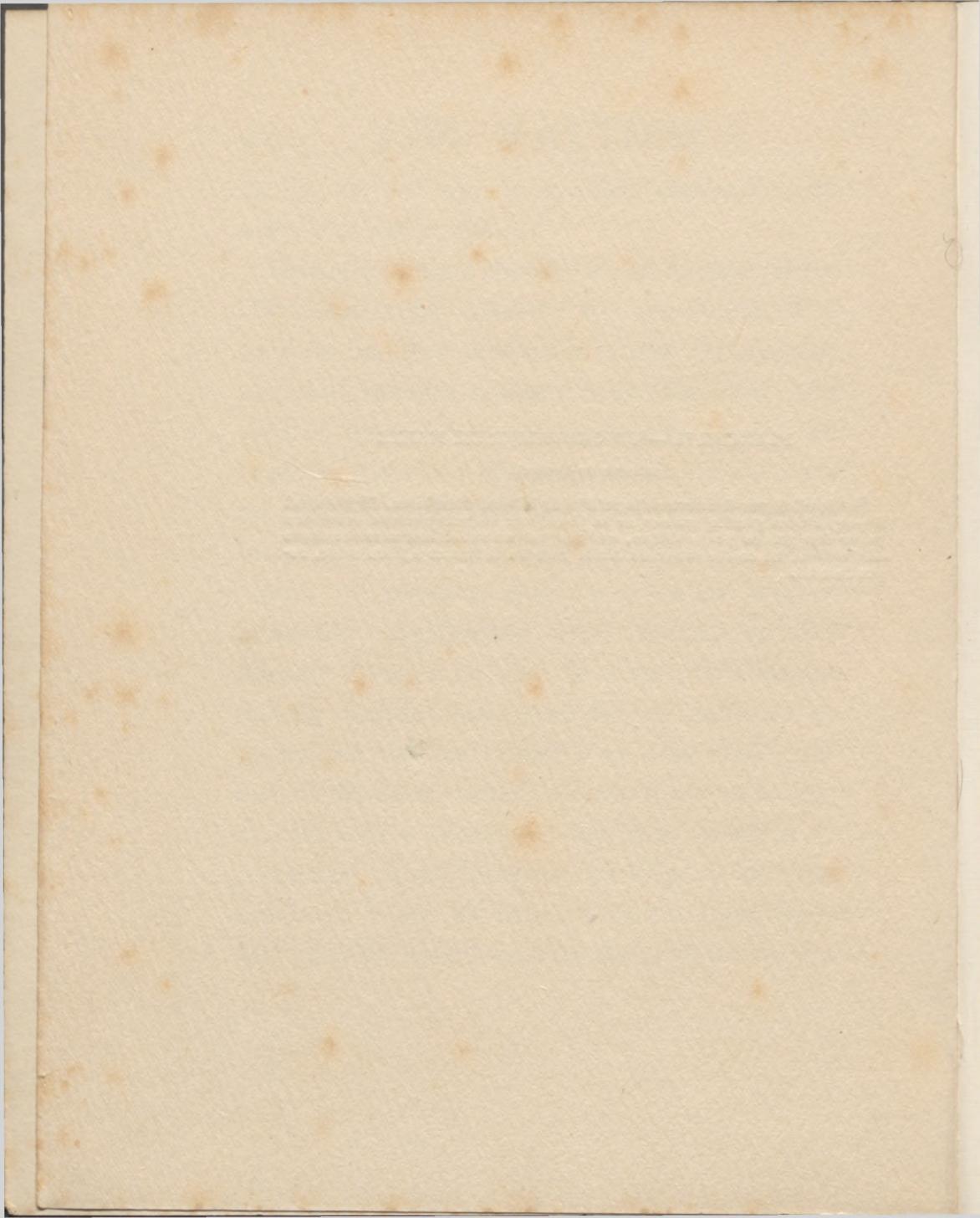
de lignes, qui sont la marque distinctive de cette étonnante époque.

De cette époque Nattier fut en quelque sorte l'historiographe officiel : sur ses toiles, il a noté de manière indélébile tout le raffinement spirituel et toute la distinction élégante d'une société uniquement occupée aux choses de l'amour. Derrière ces visages riants et frais de jolies femmes on trouverait, en cherchant bien, ce je ne sais quoi d'inquiétant, de malicieux, de pervers, que l'indulgence d'alors qualifiait simplement d'air fripon, et qui laissait deviner un peu la corruption de ce monde brillant sous ses dehors pailletés et dorés. Nattier ne faisait rien pour souligner ce trait fâcheux ; toute son étude, au contraire, s'appliquait à dissimuler les tares morales et jusqu'aux imperfections physiques de ses modèles. Il est historien à sa manière, mais historien de l'élégance d'un siècle ; il ne va pas

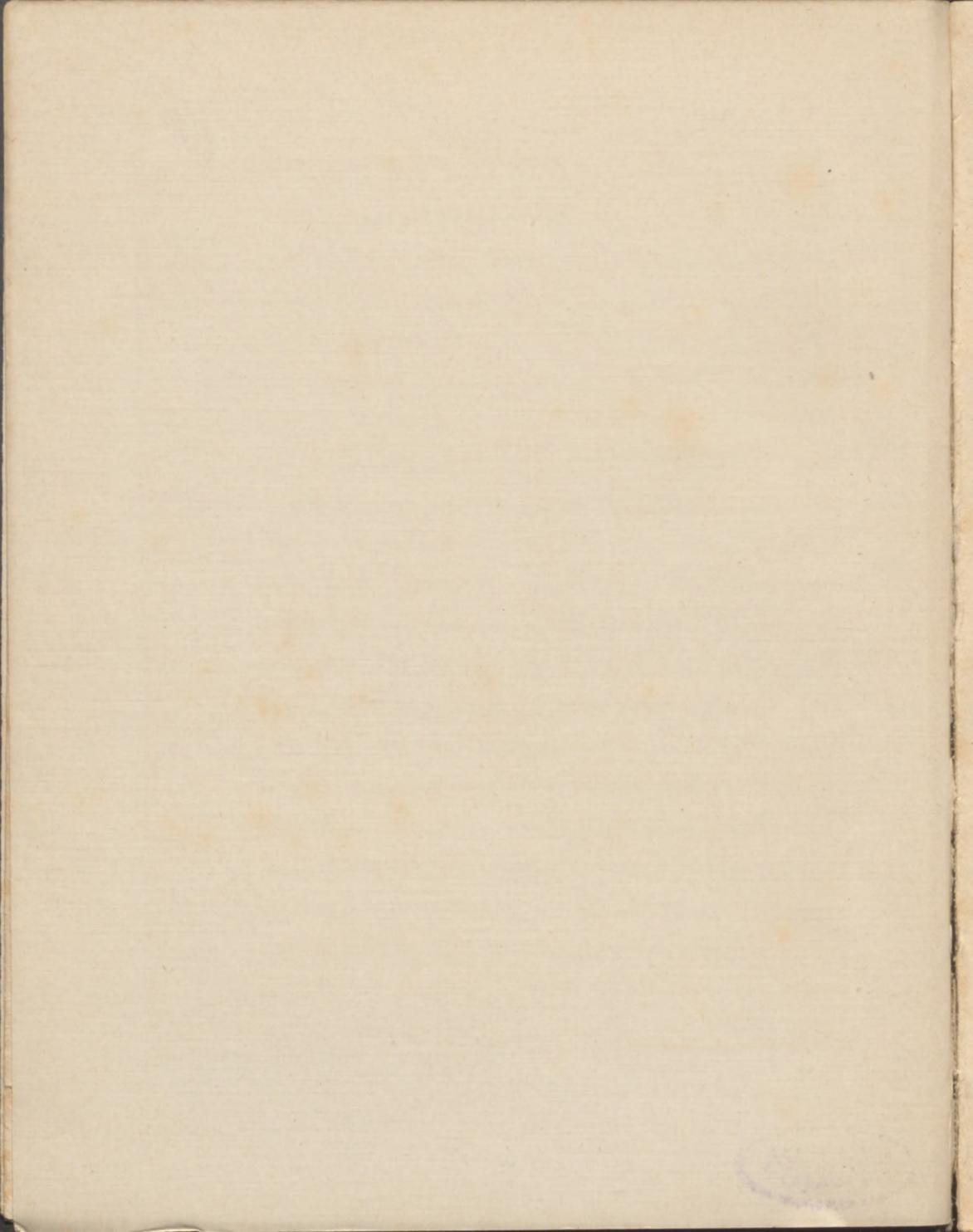
PLANCHE II. — UN CHEVALIER DE MALTE

(Musée du Louvre)

Nattier était par-dessus tout le peintre de la beauté féminine. Mais quand il peignait les gentilshommes de la Cour, son élégant pinceau savait les parer des grâces particulières, qui mettaient en relief leur aristocratique distinction, tel ce chevalier de Malte aux traits fins et à fière mine, reproduit ici.







jusqu'à l'indiscrétion d'un Fragonard, d'un Watteau et d'un Boucher qui, eux, nous découvrent sans réticences, dans leurs tableaux galants, les goûts secrets d'une société parfaitement correcte à la surface, mais frivole, inconsistante, corrompue jusqu'aux moelles. Nattier n'a rien à nous apprendre et ne veut rien nous apprendre sur ce point; si l'on devine, c'est malgré lui. Personnellement, il ne veut que plaire et il veut que ses modèles plaisent. Là où la nature s'est montrée ingrate, son pinceau corrige, discrètement, mais avec tant d'habileté que le modèle ne se croit pas avantagé et que les autres ne s'aperçoivent pas du subterfuge.

“ Il faisait le portrait d'une femme laide; il la peignait avec une ressemblance parfaite et, malgré cela, ceux qui ne voyaient que son portrait la trouvaient belle, alors que l'examen le plus minutieux ne faisait découvrir dans le

portrait aucune infidélité. Mais quelque chose d'imperceptible donnait à l'ensemble une beauté réelle et indéfinissable. ”

Tel est le jugement que porte sur Nattier un homme qui devait se connaître en femmes et en portraits de femmes, le galant Casanova.

Ce quelque chose d'imperceptible, c'est le goût, c'est l'esprit de Nattier ; c'est l'esprit, c'est le goût auquel nous devons de compter dans l'école française tant de peintres aimables, tant de portraits excellents.

La fonction de Nattier semble avoir été d'embellir les femmes du XVIII^e siècle, déjà si séduisantes naturellement. Aux unes, il ajoutait un surcroît de charmes, aux autres il octroyait généreusement ce que la nature leur avait mesuré d'une main avare.

Assurément la femme de Louis XV, la reine Marie Leczinska, n'était point belle. Les pratiques de la dévotion, une vie attristée sans

relâche par les dissentiments de famille et par les maîtresses du roi, avaient imprimé sur sa figure un certain air maussade, qui en faisait comme la Cendrillon de la Cour, et pourtant, quand nous regardons à Versailles le portrait que nous en a laissé Nattier, nous sommes surpris de la trouver presque charmante. En voyant ses yeux noirs que fait briller le ton mat de ses cheveux poudrés et relevés sous un bonnet à la vieille, on croirait au déguisement d'une fée maligne, et l'on s'étonne que ces mains potelées, ces bras arrondis, blancs comme l'ivoire, n'aient pas été assez forts pour retenir au foyer un volage époux. On se la rappelle reléguée dans l'ombre, et protestant par sa pruderie un peu bourgeoise contre les manières et les folies de la Cour; et puis, cette fourrure noire qui serpente sur sa robe de velours rouge, cette fourrure qui est un souvenir de la Pologne absente, donne à ce fan-

20 J.-M. NATTIER

tôte de reine je ne sais quel charme émouvant.

Peut-être, s'il n'avait eu que le mérite d'embellir les femmes, Nattier ne serait-il pas digne de figurer dans la galerie des peintres illustres, mais il posséda, nous le verrons, des qualités de dessin et de coloris qui le classent indiscutablement parmi les maîtres de l'art français.

LA JEUNESSE DE NATTIER

Jean-Marc Nattier naquit à Paris le 17 mars 1685, l'année même où Le Brun terminait les peintures de la grande galerie de Versailles.

Le dictateur de la peinture française exerçait une influence toute puissante dont l'enfance de Nattier éprouva les effets. Celui-ci, en effet, appartenait à une famille d'artistes qui professait pour le premier peintre de

Louis XIV une admiration nuancée d'affection.

Marc Nattier le père était un portraitiste de talent, mais l'éclat de son nom s'est effacé dans le rayonnement de celui de son fils ; il appartenait à l'Académie de peinture et ses portraits jouissaient d'une certaine vogue, à une époque qui comptait des peintres de portrait comme Rigaud et Largillière.

La mère du jeune Nattier possédait elle-même un joli talent de miniaturiste, acquis à l'école de l'universel Le Brun. Au dire des peintres de son temps, un brillant avenir s'ouvrait devant elle, lorsqu'elle devint subitement paralytique, à l'âge de vingt-deux ans.

Cette infirmité ne l'empêcha pas de mettre au monde deux enfants, qui furent peintres à leur tour. Marc Nattier, dont nous nous occupons ici, était le plus jeune des deux frères.

Il avait été tenu sur les fonts baptismaux

par Jouvenet, artiste très estimé à cette époque, mais dont le temps a beaucoup diminué la réputation. Il n'en était pas moins de bon conseil ; il aimait les enfants Nattier et s'efforça de développer en eux ce goût de la peinture, qui était de tradition dans la famille.

Les deux frères justifèrent les espoirs que l'on plaçait en eux. Marc, surtout, se montra d'une précocité rare. Son parrain lui fit suivre les cours de l'Académie où il remportait, à l'âge de quinze ans, le premier prix de dessin.

Ce premier succès augmenta l'ardeur du jeune artiste. Il demanda et obtint de travailler avec son frère aux travaux de gravure que celui-ci exécutait au palais du Luxembourg en vue de reproduire par le burin la série des toiles de Rubens.

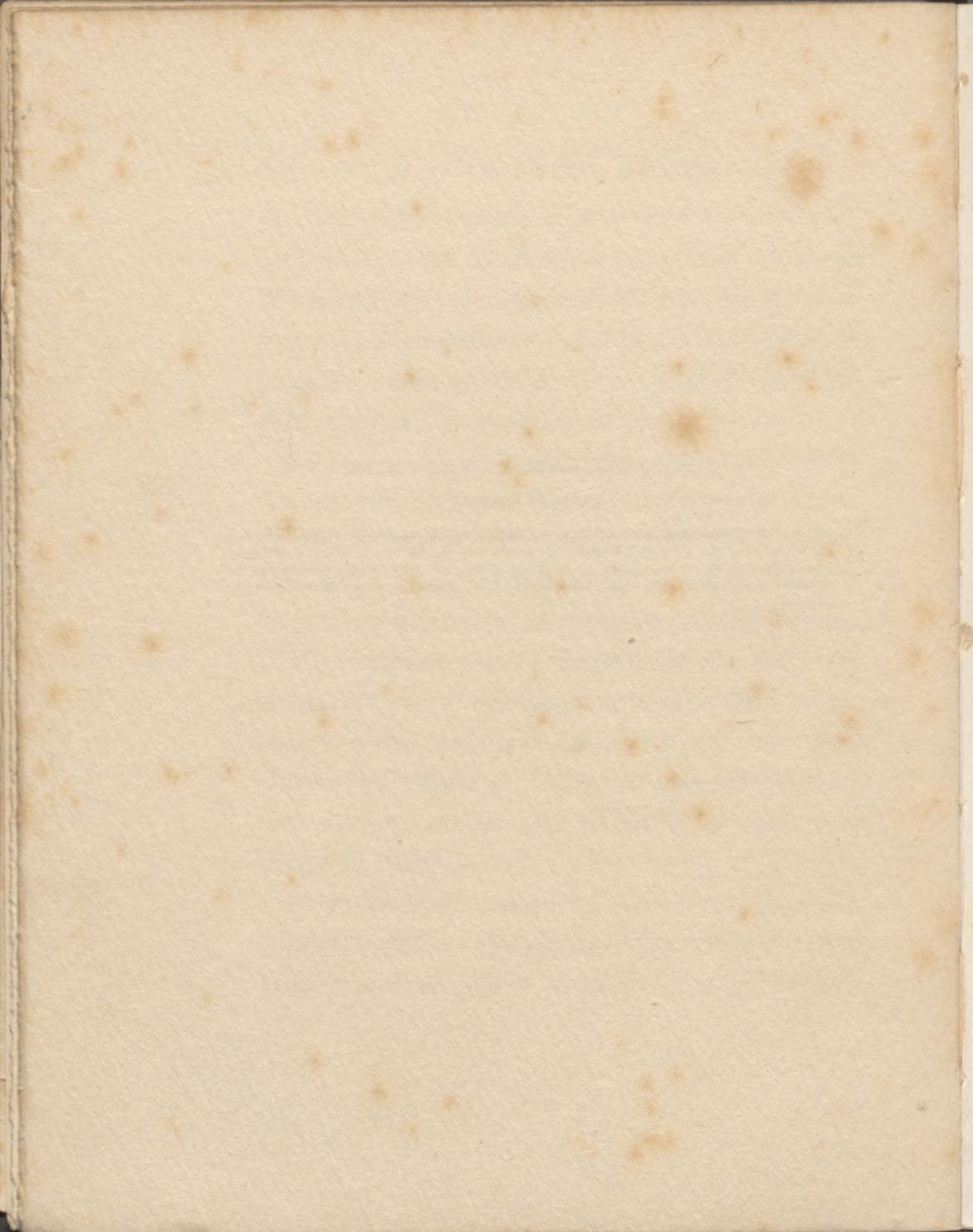
Marc Nattier s'acquitta fort honorablement de cette tâche et ses gravures peuvent passer pour des modèles de genre, au point de vue

PLANCHE III. — PORTRAIT DE FEMME

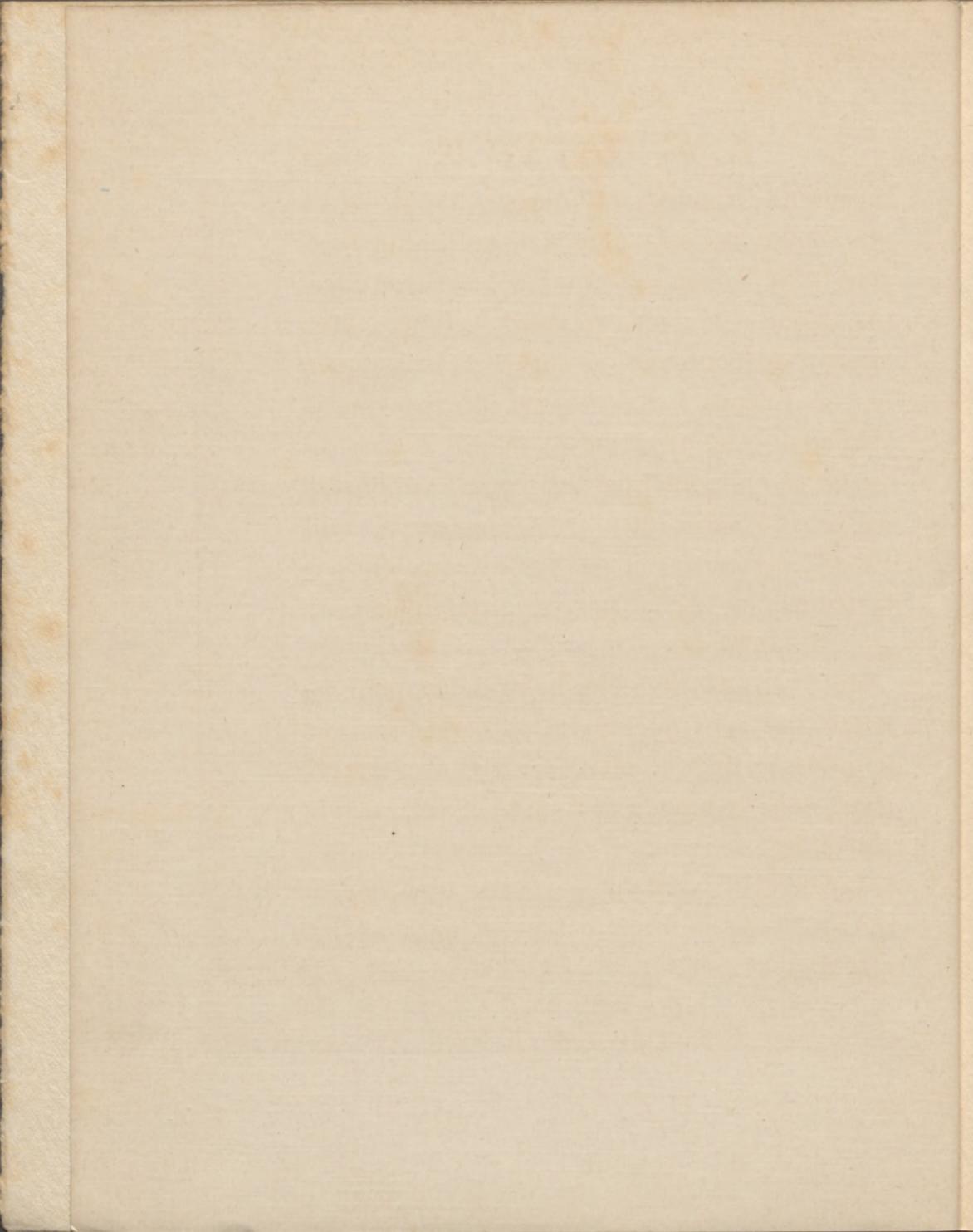
(Musée du Louvre)

Innombrables sont les modèles qui défilèrent dans l'atelier de Nattier : sa vogue fut un moment inouïe : les femmes de la cour, les princesses, les reines même se faisaient peindre par lui. Et que d'inconnues charmantes il a transmises à la postérité par le privilège d'un pinceau sans rival !

*La reine Marie
de Suède.*







technique du moins. Fait curieux, cet artiste à qui l'on reprochera plus tard un dessin souvent lâché, et une exécution dépourvue d'énergie, montre dans ces travaux une incroyable vigueur de facture et une sûreté de trait qui va parfois jusqu'à la sécheresse. C'est même le principal grief qu'on puisse faire à ces reproductions, qui sont bien des copies véridiques au sens littéral du terme, mais qui sont froides, et dans lesquelles ne se retrouvent pas la truculence et la fougue prodigieuses du grand Flamand.

Ce n'est pas moins un beau début pour un jeune peintre. Il montre de la correction, de la noblesse, de la froideur, qualités très appréciées dans le monde compassé et solennel de Versailles.

Louis XIV, ayant vu ces essais, se fit présenter Nattier et lui fit majestueusement ce banal compliment :

26 J.-M. NATTIER

— Continuez ainsi, Nattier, et vous deviendrez un grand homme.

En attendant de devenir un grand homme, Nattier poursuivait avec acharnement ses études, s'appliquant surtout à acquérir un dessin irréprochable.

Grâce à la protection de Jouvenet, il avait déjà quelques commandes, fort peu payées en vérité, mais très encourageantes pour un jeune homme. C'étaient des portraits de personnages de condition moyenne, et déjà Nattier montrait des qualités de portraitiste très réelles.

Mais le portrait ne devait être, dans son esprit, qu'un pis aller, un moyen facile d'acquérir l'indépendance qui lui permettrait d'aborder de plus grandes œuvres. Son ambition le portait vers la peinture d'histoire, si magnifiquement traitée par l'illustre Le Brun.

Vers cette époque une vacance se produisit

parmi les pensionnaires de l'Académie française de Rome. Jouvenet, le parrain de Nattier, songea à lui faire obtenir cette place et il l'aurait obtenu facilement.

Mais Nattier, pris entre son désir d'aller à Rome et le regret d'abandonner une situation déjà fort lucrative, hésita longtemps et finit par refuser l'offre de son parrain.

Il regretta plus tard cette détermination et manifesta en différentes circonstances son chagrin de n'être pas allé en Italie.

Au surplus sa situation, chaque jour plus avantageuse, avait de quoi le consoler. On commençait déjà à le connaître, non pas comme peintre d'histoire, mais comme portraitiste.

Sa notoriété naissante lui valut même une aubaine inespérée en le mettant en contact avec le tsar de Russie, Pierre le Grand.

Ce monarque, qui rêvait de grandes choses

pour son pays, ne se contentait pas de constituer administrativement et militairement son immense empire. Il poursuivait avec la même énergie et la même opiniâtreté le développement de son commerce, de son industrie. Les arts eux-mêmes sollicitaient l'attention bienveillante de l'ancien charpentier de Zaandam. Il avait dépêché un de ses diplomates, un certain Le Fort, avec mission de recruter en France tous les peintres de talent qui consentiraient à se rendre en Russie pour y exercer leur art.

Plusieurs avaient déjà accepté et s'étaient fait à Pétersbourg des situations très honorables. Nattier, également sollicité, montra moins d'empressement malgré les avantages certains qu'on lui offrait. Il lui en coûtait de quitter Paris, où commençait à s'affirmer sa notoriété.

Il consentit néanmoins à se rendre à Amster-

dam où se trouvait Pierre le Grand, avec l'impératrice et la cour.

Le tsar accueillit le jeune peintre avec faveur et lui confia l'exécution d'une grande toile représentant *la Bataille de Pultawa*.

Une bataille à peindre ! le rêve de Nattier réalisé...

Il se mit aussitôt à l'œuvre et composa une mêlée grandiose dans le style de Le Brun, magnifiquement ordonnée, largement brossée, bien peinte, mais où manquait un peu le souffle ardent des combats. Les attitudes étaient un peu trop des attitudes d'apparat et l'héroïsme des personnages un peu trop un héroïsme de commande.

Pierre le Grand, qui n'avait pas le goût très sûr, se déclara très satisfait de l'œuvre et le marqua à Nattier en lui confiant d'autres travaux, notamment des portraits.

Nattier eut à peindre ainsi plusieurs courti-

sans, favoris du souverain : le peintre devait triompher mieux dans un portrait que dans une bataille. Il fit merveille : il sut donner à ces rudes géants du Nord un vernis d'élégance et d'aristocratie qui ne nuisait aucunement à la ressemblance. Le tsar se montra ravi.

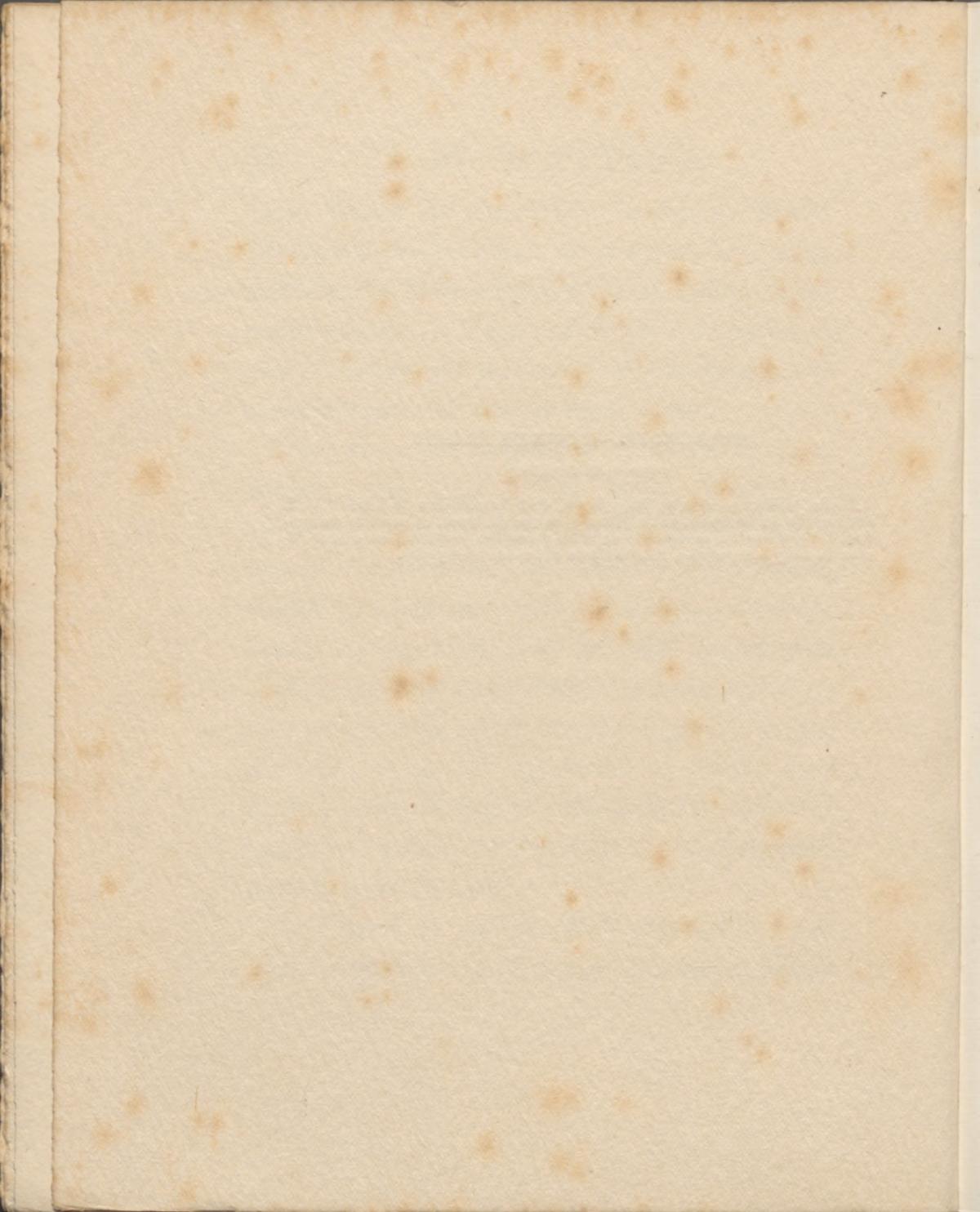
Désirant avoir le portrait de Catherine, son épouse, qui était à La Haye, Pierre lui envoya Nattier. A peine l'artiste eût-il peint la tête de l'impératrice, que celle-ci, émerveillée, voulut que Nattier partit pour Paris, où le tsar venait de se rendre, et lui allât montrer ce commencement de portrait. La toile arriva un jour que le tsar allait souper chez M. le duc d'Antin ; il en fut tellement enchanté qu'il l'envoya chez le duc, avec la prière de placer le portrait inachevé de l'impératrice sous un dais, dans la salle du festin.

Eh bien ! le croirait-on ? Nattier ne put jamais terminer cet ouvrage ; il n'en fut même

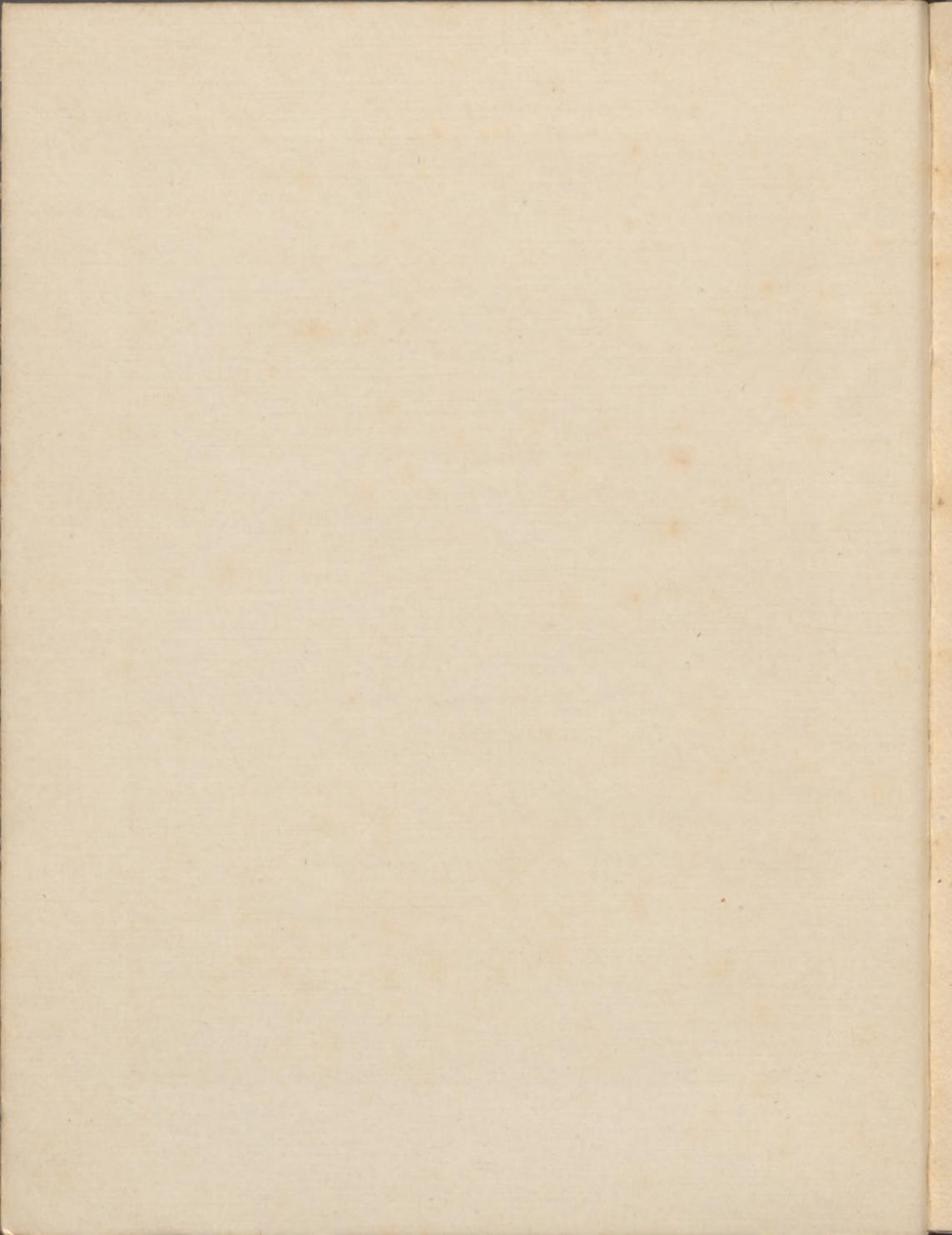
PLANCHE IV. — LOUIS DE FRANCE

(Musée de Versailles)

Louis de France, duc de Bourgogne, était le petit-fils de Louis XV. Il était le fils du Dauphin et de Marie-Josèphe de Saxe, et mourut en bas-âge. Le peintre l'a représenté dans la première jeunesse, dans tout l'éclat de sa grâce puérile, revêtu de la robe des tout-petits.







jamais payé. Lorsque arriva le moment où le tsar quitta Paris pour retourner en Russie, le peintre fut invité à le suivre. Nattier hésitait, atermoyait; l'invitation devint presque un ordre. Le comte Alsouffiow, grand maréchal de la Cour, mit un tel accent impératif à formuler le désir du souverain que l'artiste, piqué, finit par refuser.

Pierre le Grand n'était pas accoutumé à ces résistances. Furieux, il retira des mains de Boit, le peintre sur émail, le portrait de Catherine dont il avait déjà fait commencer des copies et Nattier ne reçut pas l'argent qui lui était dû.

Cette malencontreuse aventure n'avait pas eu que des désagréments pour Nattier. S'il n'eut point l'argent de son travail, du moins retira-t-il une grande considération de son commerce avec le tsar. La Cour commençait à jeter les yeux sur lui; les grandes dames

s'avisèrent qu'elles pouvaient poser sans honte devant un peintre qui avait eu une impératrice pour modèle. Et quelques-unes s'y risquèrent, et non pas des moins belles.

La première qui osa l'aventure n'était pas, à la vérité, une dame de la Cour, mais elle ne devait pas tarder à y faire une entrée sensationnelle et y jouer presque un rôle de souveraine. C'était *M^{me} de Pléneuf*, pour le moment simple princesse de la finance par son mariage, et l'une des plus éclatantes beautés de son temps, celle que le marquis d'Argenson appelait " la fleur des pois du siècle " et à qui la faveur du Régent allait donner une célébrité nouvelle, sous le titre de marquise de Prie.

Un aussi beau modèle inspira le peintre, qui fit merveille : il représenta *M^{me} de Pléneuf* en *Vénus*, entourée des attributs de l'amour.

Un beau portrait du *Comte de Saxe*, plus

tard maréchal, acheva de mettre Nattier en vedette.

Trop peut-être, à son gré, car sa notoriété lui valut quelques ennuis. L'Académie de Saint-Luc, dont il ne s'était pas inquiété jusque-là, s'alarma de voir s'élever un artiste ne faisant pas partie de la confrérie. Très jalouse de ses prérogatives, la corporation des maîtres peintres de Paris prétendit lui interdire l'exercice de son art s'il n'entraît pas dans l'association. Nattier ne s'obstina pas. Présenté par son parrain Jouvenet, il se fit agréer par l'Académie. Son morceau de réception, qu'il fit attendre plusieurs années à la compagnie représentait *Persée pétrifiant Phinée et ses compagnons avec la tête de Méduse*.

Cette page d'histoire mythologique, aujourd'hui dans un musée de province, avait les qualités et surtout les défauts inhérents à ce genre, surtout lorsque celui qui l'aborde ne

possède ni l'ampleur ni la fougue d'un Lebrun. Sans être mauvais positivement, ce morceau n'ajoute rien à la gloire de Nattier. Il eut en outre cet avantage de démontrer à l'artiste lui-même qu'il n'était pas né pour la peinture d'histoire.

Ayant acheté son repos à ce prix, Nattier revint bien vite au portrait, qui était maintenant fort de son goût, parce qu'il y faisait merveille et que la fréquentation du beau monde plaisait infiniment à son esprit délicat et poli.

Lui-même plaisait beaucoup à ses charmants modèles. La nature lui avait donné beaucoup d'avantages extérieurs, un visage agréable, des manières douces, une tournure élégante avec un esprit vif et aimable.

Nattier avait donc tous les moyens de parcourir une carrière brillante et honorée. Par une sorte de fatalité, la malechance s'acharna

toujours sur lui, ruinant ses espérances au moment où elles paraissaient en voie de se réaliser. Ce peintre des femmes heureuses eut une existence sans cesse assombrie de traverses et de malheurs.

Il commençait à s'enrichir quand vint la ruine du système de Law. Comme il travaillait chez MM. Couturier et Desvieux, directeurs de la Compagnie des Indes, il s'était laissé aller à spéculer, comme Gillot, comme tant d'autres, et il vit sombrer sa fortune, déjà endommagée par un procès de famille.

Pour comble il avait épousé, le 26 juin 1724, une jeune femme charmante, Marie-Madeleine de la Roche dont le père, ancien mousquetaire du roi, tenait un grand état de maison et cachait sous un luxe d'emprunt une détresse également causée par les spéculations de la rue Quincampoix.

Law avait acheté les dessins de la galerie de

Rubens, dont les belles gravures avaient paru en 1710, et il avait payé ces dessins à Nattier en monnaie du Mississipi. Le fils de l'illustre financier les emporta comme épaves dans la débâcle du système ; mais on les vit reparaître, en 1768, à la vente du cabinet Gaignat.

A ces préoccupations d'argent vinrent bientôt s'ajouter des chagrins d'un ordre plus intime et qui bouleversèrent le pauvre Nattier.

Son frère aîné, Jean-Baptiste, peintre d'histoire et membre de l'Académie de peinture, pour lequel il avait une profonde affection, se trouva compromis dans le scandale de l'affaire Deschauffour, inculpé de " péché philosophique " et enfermé à la Bastille. Il allait être condamné à une peine infamante et marqué au fer rouge en place de Grève, quand il se donna la mort, dans sa cellule, avec un de ces mauvais couteaux à bout arrondi que l'on appelait des *bastilles*, parce qu'on les jugeait inoffensifs pour

les prisonniers. Le soldat couché dans la cellule du prisonnier ne s'aperçut pas du drame horrible qui se déroulait à ses côtés.

Le jour même où l'on transportait sans pompe le corps de Jean Nattier dans la fosse des suicidés, l'Académie de peinture, qui ignorait sa mort, rayait le malheureux de la liste de ses membres et proclamait solennellement son indignité.

Les académiciens, qui professaient pour Marc Nattier la plus vive estime, s'efforcèrent d'adoucir sa douleur en lui prodiguant les marques de leur amitié. Mais le coup fut cruel pour le malheureux, qui s'abstint pendant longtemps de paraître aux séances de l'Académie.

LE PEINTRE A LA MODE

Ces ennuis d'argent et ces chagrins intimes bouleversèrent à jamais la vie de Nattier qui

vécut désormais dans une sorte de gêne constante. Obligé de soutenir son propre train de maison et de subvenir aux coûteuses fantaisies du mousquetaire du roi, son beau-père, il ne put jamais refaire sa fortune. Il dut faire de la gravure, exécuter des portraits à bas prix.

A quarante ans, il n'est pas un inconnu, mais il n'a pas la réputation que lui promettaient ses premiers succès.

Cependant le portrait de *M^{me} de Pléneuf* l'a mis en bonne posture. Coup sur coup, il peint *M^{lle} Carton* en naïade, *M^{lle} Prévost* en bacchante, *M^{lle} Quinault* en Amphitrite, *M^{lle} Sylvia* en muse Thalie.

Il prodigue dans ces toiles chatoyantes toutes les caresses d'un pinceau brillant; il trouve sur la palette des tons délicats qui font les chairs exquises et les visages adorables. Par un privilège extrêmement rare — et que le portraitiste anglais Lawrence posséda seul

au même degré — il réalisa le prodige d'em-
bellir la beauté et de rendre la laideur sédui-
sante. Même les femmes dont il corrigeait le
plus les imperfections étaient ressemblantes ;
on les reconnaissait d'abord sans se demander
par quel miracle des grâces imprévues avaient
transformé ces ingrats visages.

On s'étonna d'abord, on admira ensuite. Et
quand il fut avéré que Nattier, sorcier d'un
nouveau genre, favorisait indistinctement tous
ses modèles des bienfaits de son pinceau
magique, il devint le premier peintre des jolies
femmes.

S'il maniait le crayon avec un peu de fadeur
et de froideur, il maniait le pinceau avec beau-
coup de souplesse et de grâce. L'accord de ses
couleurs était si merveilleux, si caressant
pour l'œil, qu'elles produisaient l'effet de ces
tapis dont le temps a tempéré l'éclat et, pour
ainsi dire, fané l'harmonie. Cependant Nattier

attaquait avec franchise tous les tons que lui montraient les costumes d'alors : le ponceau ou le gros-vert des rubans, les mantes en tafetas violet, les velours écarlates, les soies bleues, les satins mais ou blancs. Mais il était si heureux dans le mariage de ses tons, il en combinait si bien les valeurs, que son coloris en était comme bémolisé et son clair obscur attiédi. Chez lui, du reste, le vêtement, qui a une si grande importance dans les portraits de femmes, était souvent de pure fantaisie. Tantôt ses modèles deviennent des allégories et c'est ainsi, par exemple, qu'il peignit les filles de Louis XV en déesses des quatre éléments, et qu'il représenta *le Point du Jour* et *le Silence* sous les figures des deux célèbres nièces de la duchesse de Mazarin, M^{me} de Châteauroux et M^{me} de Flavacourt, en 1741.

Dès ce moment il s'attache à ce qu'on a appelé " le portrait historique ", arrangement

parfois puéril, souvent ingénieux, par quoi on transforme un modèle, grâce au costume et aux accessoires, en héros de la Fable, en divinité ou en figure allégorique.

“ Depuis longtemps, écrit M. de Nolhac, l’art français avait admis cette idéalisation du portrait. Elle était étrangère, sans doute, au crayon comme au pinceau des Clouet, de Corneille de Lyon, de Dumoustier, fidèles observateurs de la nature, qui rend les parements d’un habit avec le même scrupule que les traits du visage; mais la manie d’apothéose dont le Grand Roi fut atteint dès sa jeunesse s’étendit à tout son entourage. Le fameux tableau de Nocret où toute la famille royale jouait ses rôles dans un Olympe dont Louis XIV était le Jupiter, avait été imité, réduit, transposé à l’usage des plus modestes modèles. Les femmes, surtout avec leur goût coutumier de l’artificiel, sollicitaient des

peintres cette flatterie que leur prodiguaient les poètes. Alors que les dévotes adoptaient pour leur image le costume d'une sainte de leur choix, la plupart des femmes se faisaient peindre en Diane, en Minerve, en Cérès, n'osant toujours arborer orgueilleusement l'étréscelante ceinture de Vénus. Saint-Simon dit parfois, de l'air le plus naturel du monde, que telle duchesse occupait " un rang dans les " nues "; il s'agit des nues glorieuses de l'Olympe de Versailles que le peintre avait mission de figurer réellement par son pinceau. "

Scrupuleux observateur de la mode, Nattier plaça tous ses modèles " dans les nues " et les peignit avec les attributs des divinités olympiennes.

C'est ainsi que nous apparaît, sous l'attirail de Diane, *Louise Elisabeth de France*, le chapeau-lampion sur la tête, enveloppée d'un manteau largement galonné d'or ; là, sous la

forme d'Hébé, c'est *Louise-Henriette de Bourbon*, cette fille du prince Armand de Conti, qui mourut si jeune et qui fut si charmante. Elle est vêtue, comme la Belle du conte de *Peau-d'Ane*, d'une robe couleur de soleil dont le corsage droit emprisonne une taille de roseau; ses cheveux sont légèrement poudrés et retenus à peine par un nœud de perles; elle verse dans une coupe de cristal l'ambrosie pour un Jupiter invisible dont l'aigle inquiet la surveille. Plus loin, nous la retrouvons couchée au bord d'un ruisseau et tressant une couronne de fleurs, de fleurs qui sont au moins aussi bien touchées que celles de Baptiste. Le soleil effleure avec respect sa gorge naissante; le paysage est désert; elle seule occupe et enchante le regard; mais de la manière dont l'habille son déshabillé mythologique, on se demande si l'image représente une réalité ou un rêve, si elle a été vue sur les tièdes coteaux

de l'Olympe ou sur les tapis de Trianon.

Bientôt ce fut, chez Nattier, un empressement de toutes les jolies femmes de la Cour. Ce qui porta au comble la réputation du peintre ce fut le beau groupe connu sous le titre : *M^{lle} de Lambesc et le comte de Brionne*. Bien que peint en 1732, ce portrait figura au premier salon de peinture qui se tint au Louvre en 1737, avec cette inscription : *M^{lle} de Lambesc, de la maison de Lorraine, sous la figure de Minerve, armant et destinant M. le comte de Brionne, son frère, au métier de la guerre.*

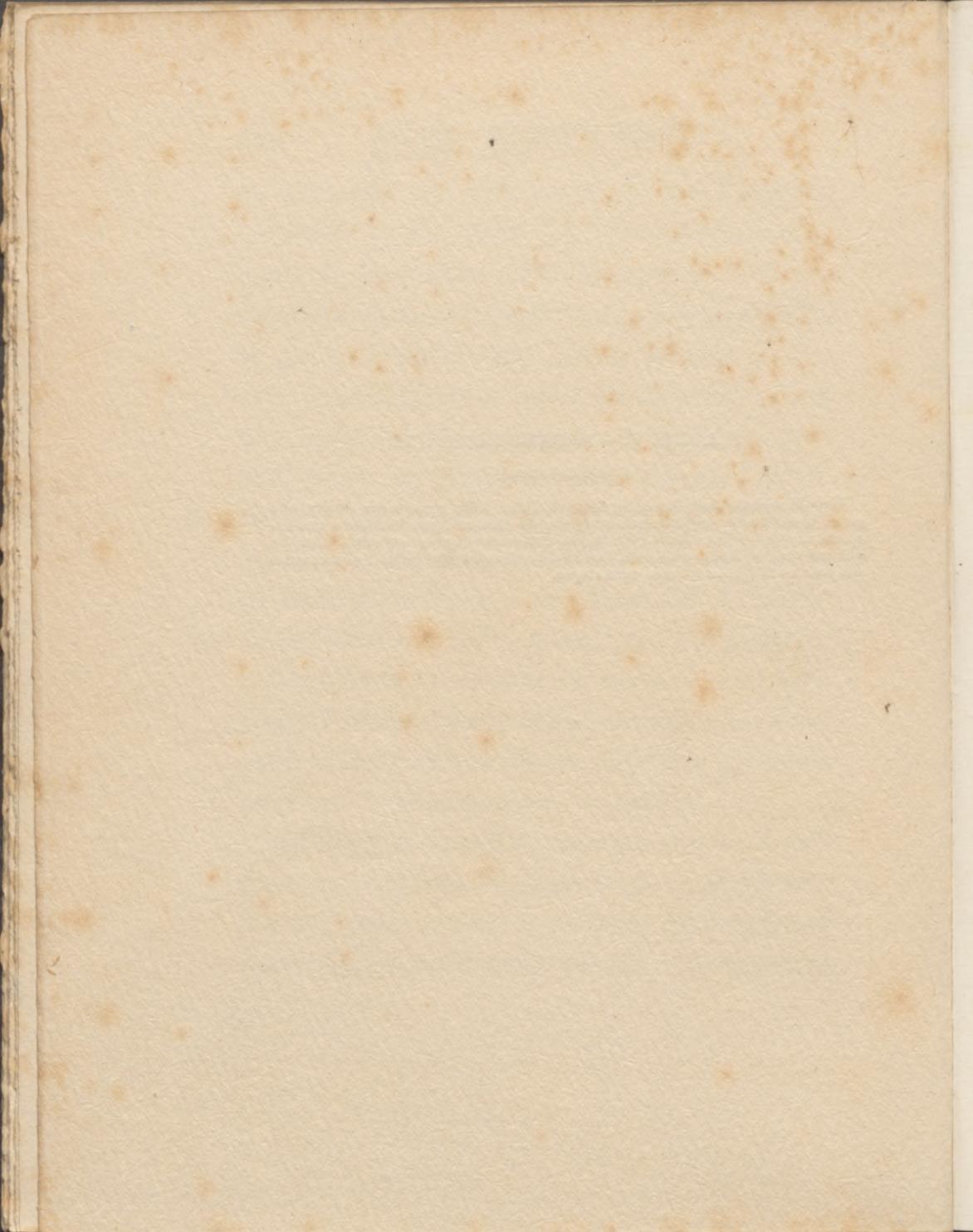
Ce tableau est le premier de tous ceux qu'il peignit pour l'illustre famille des Condé; il fut payé 1800 livres et il toucha 129 livres 3 deniers pour ses déplacements à Chantilly.

En 1733, sa vogue s'accroît; il a peine à suffire aux commandes, mais il est servi par une merveilleuse facilité. Il exécute de nombreux portraits, parmi lesquels les plus connus sont

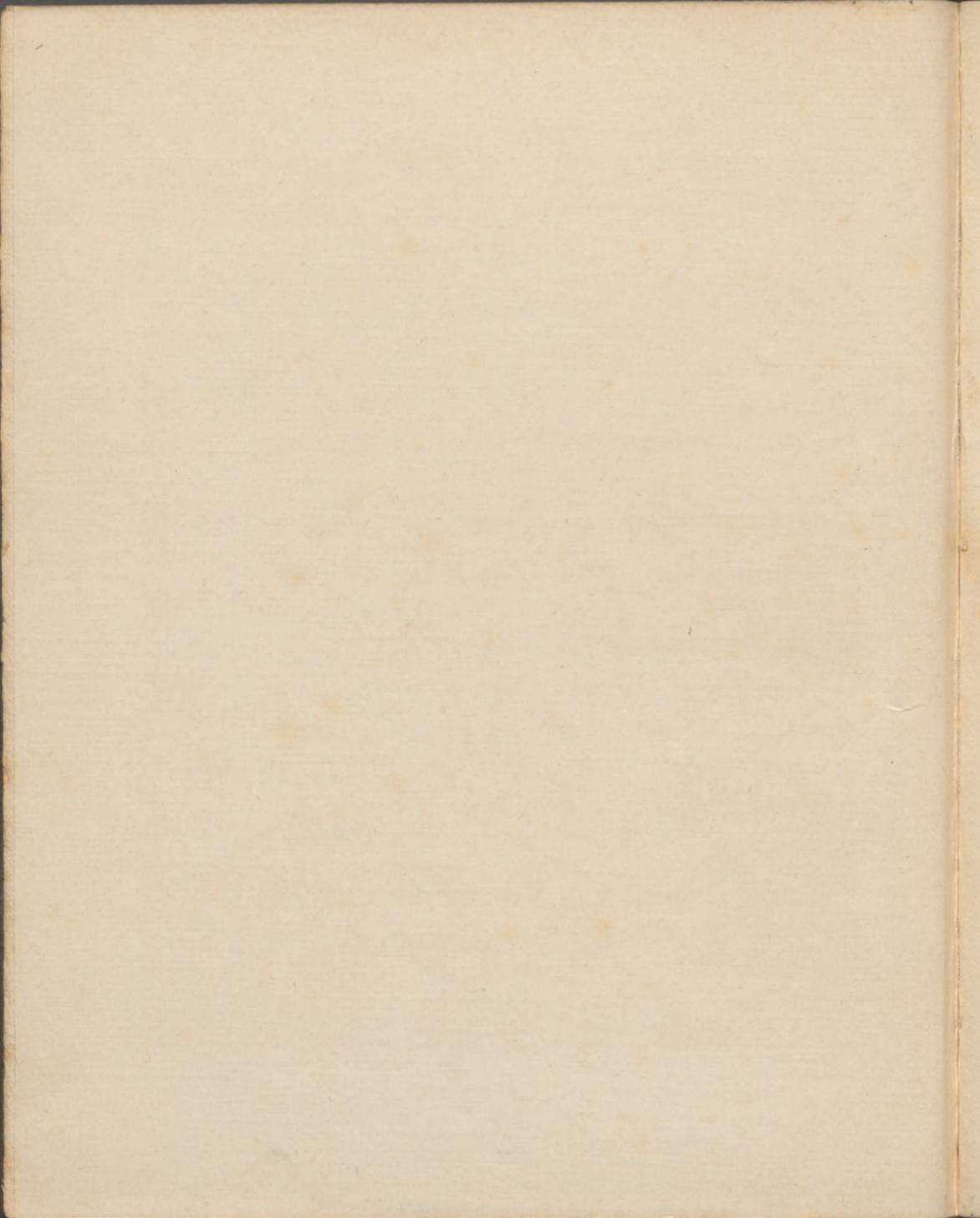
PLANCHE V. — MADAME HENRIETTE

(Musée du Louvre)

M^{me} Henriette était l'une des filles de Louis XV ; comme ses sœurs, elle avait une beauté robuste, non exempte de charme, que l'artiste a remarquablement traduite dans cette belle peinture ; il a su en outre inscrire sur ce visage les qualités de bonté accueillante qui faisait si aimables les nobles filles du frivole monarque.







ceux de la *Marquise du Châtel*, de *M^{me} Héron de Villefosse*, de *M^{me} de Ligneris*, de *M^{me} Dupin*, toutes femmes charmantes qu'il réussit à parer de grâces nouvelles.

Nous ne prétendons pas citer, dans cette brève étude, les innombrables portraits peints par Nattier durant sa vie. Tous ne sont d'ailleurs pas connus et dans bon nombre de familles, au fond des vieilles demeures provinciales, il n'est pas rare de rencontrer d'authentiques Nattier, d'apercevoir un joli visage de jeune femme qui sourit délicieusement dans son cadre d'or éteint. Et ces charmantes rencontres, en attestant le fécond génie de Nattier, disent aussi tout ce qu'il y avait de grâce et de finesse dans la beauté féminine de ce temps-là.

Disons maintenant, pour n'y plus revenir, que tous les portraits de Nattier ne sont pas également bons; il en a même fait de franche-

50 J.-M. NATTIER

ment mauvais, surtout à la fin de sa carrière. Il s'attira même, sur ses vieux jours, cette virulente et cruelle critique de Diderot :

“ Cet homme a été autrefois un très bon portraitiste, mais il n'est plus rien. Il n'a donc pas d'ami pour lui dire la vérité? ”

En 1734, Nattier avait des amis et même des flatteurs, mais à cette époque la vérité était belle; l'artiste avait du talent, un talent fait pour plaire et qui plaisait. Dans tous les mondes on le recherchait : la Cour, la magistrature, la finance, les femmes surtout sollicitaient son pinceau chatoyant. De grands personnages le réclamaient et chaque pas le rapprochait du trône.

Déjà il a été appelé par le chevalier d'Orléans, Grand-Prieur de France, qui l'a chargé de continuer la décoration, laissée inachevée par Raoux, de sa résidence du Temple. C'était un important ouvrage, et très avantageux pour

l'artiste puisque il impliquait le droit au logement. Nattier s'installa au Temple avec sa famille et y habita de longues années, par une courtoisie de l'illustre famille.

Cette commande plaisait doublement à Nattier, pour les avantages matériels qu'il espérait en retirer et parce qu'il allait pouvoir satisfaire enfin son goût pour la peinture d'histoire, le rêve de toute sa vie.

Nattier se mit à la besogne avec ardeur; il avait à lutter avec son prédécesseur dont certaines peintures ornaient déjà la galerie. Le parallèle ne l'effraya pas; il avait foi dans sa science et ne se croyait pas l'inférieur d'un Raoux.

Il commença une série de peintures allégoriques bien agencées, composées avec esprit, peintes avec grâce, mais froides, compassées, sans chaleur. Ce portraitiste admirable, qui savait si bien noter la vie sur le visage de ses

modèles était incapable de jeter aucune flamme sur les groupes d'une grande peinture.

Ces compositions n'étaient cependant pas sans valeur. Nattier ne pouvait faire œuvre médiocre. Certaines de ces toiles se recommandaient même par certaines qualités d'ordonnance et de noblesse, notamment *la Justice châtiant l'Injustice* et les figures allégoriques de *la Force* et de *la Prudence*. Mais où il retrouva tous ses moyens, c'est lorsqu'il peignit *le portrait du Grand-Prieur*, dont il a laissé une effigie admirable.

Mais il était écrit que la mauvaise fortune poursuivrait Nattier sans répit. Au plus fort de ses travaux du Temple, en 1748, survint la mort du Grand-Prieur de France et le prieuré passa au prince de Conti, dont le premier soin fut de trouver mauvais et de changer tout ce qu'avait fait son prédécesseur. Au nom de l'ordre de Malte, toutes les peintures du Temple

furent mises à l'encan et Nattier, pour ne pas voir les siennes dispersées ou détruites, se résigna à les racheter. Ainsi, cette commande qui aurait pu mettre de l'aisance dans ses affaires embarrassées, ne fit qu'empirer son état de gêne.

Entre temps s'était ouverte au Louvre, en 1737, une exposition publique d'œuvres artistiques qui est, en fait, le premier des salons de peinture. Nattier y obtint un succès considérable. Il y avait envoyé quelques portraits délicieux et ces chairs roses, ces visages riants et jolis, ces couleurs tendres avaient ravi le public, qui se pressait autour des effigies de *M^{lle} de Clermont* et de *M^{lle} de Lambesc*.

Gresset, dans le *Mercur*e de cette année, appelle Nattier, à propos de ce Salon,

Nattier, l'élève des Grâces

Et le peintre de la beauté.

54 J.-M. NATTIER

Le titre lui resta. Il le méritait. Jamais peintre ne para les femmes de plus de séductions et ne sut les rendre plus désirables.

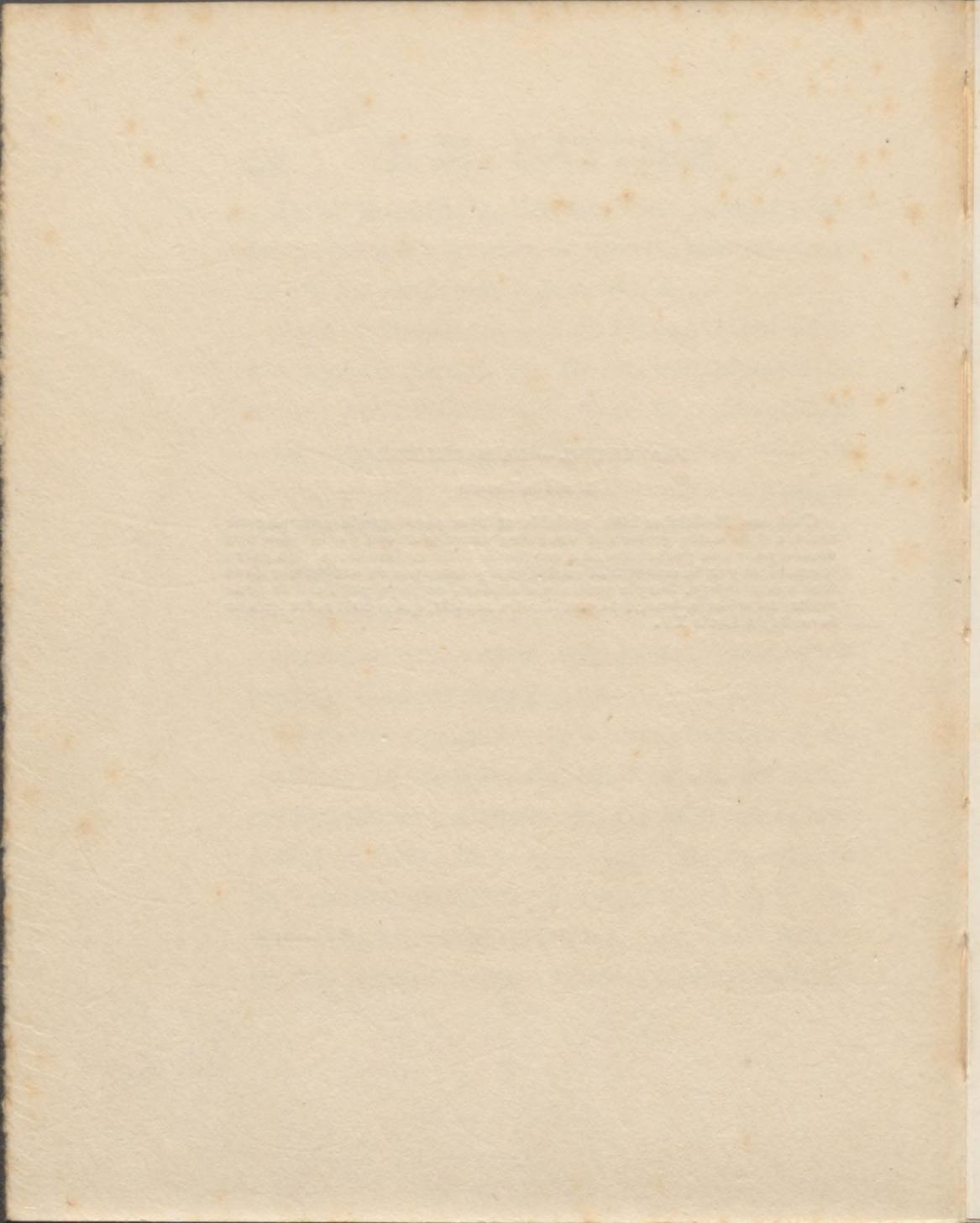
Aussi raffolaient-elles de lui et surtout de sa manière de les peindre. Ce qui leur plaisait, ce n'était pas seulement de se trouver plus belles encore que ne le leur disait le miroir, mais de se voir représentées sous les espèces et apparences des divinités païennes. Toutes les femmes étaient transformées en déesses. Nattier n'avait pas créé cette mode, mais elle s'accordait trop avec ses goûts pour qu'il essayât d'y rien changer.

Certains critiques du temps tentèrent de montrer le ridicule de cette transformation systématique ; d'autres en signalèrent l'indécence et virent dans cette furie mythologique un simple prétexte à exhiber ce que les femmes cachent d'ordinaire, une belle gorge ou des jambes irréprochables. Certains modè-

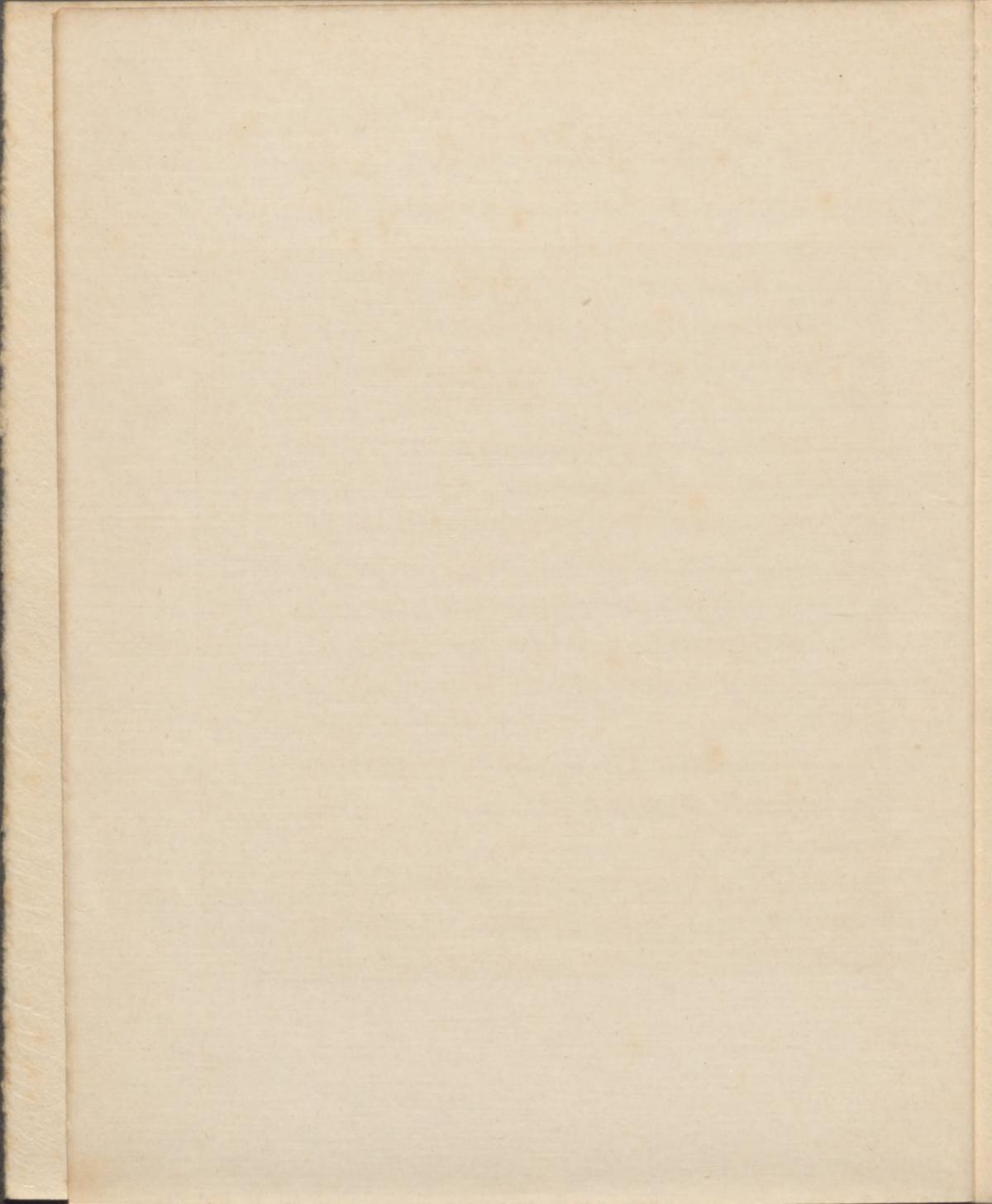
PLANCHE VI. — LA MADELEINE

(Musée du Louvre)

C'est une Madeleine bien agréable et bien parée que le peintre nous montre dans cette grotte qui veut être sauvage et qui paraît bien peu sévère pour une pécheresse. Au surplus la belle recluse ne semble guère tourmentée par le remords et paraît plus préoccupée de se montrer dans tout son avantage. Simple prétexte, d'ailleurs, employé par l'artiste pour mettre en relief la beauté de son illustre modèle, qui n'était autre qu'une favorite de Louis XV.







les, et même des princesses, poussaient l'audace jusqu'à se faire peindre à moitié nues, dans des poses aguichantes et osées.

Pour excuser cette vogue, tournée à l'excès, de Piles trouva une raison ingénieuse : il expliqua que la mode, en ce temps-là, changeait tous les deux ou trois ans et que les femmes, en se faisant peindre à la mode du jour, s'exposaient à se voir, quelques années après, représentées pour l'éternité dans des costumes périmés et devenus peut-être ridicules, tandis que la tenue mythologique ou même l'absence complète de tenue... ne risquait pas de vieillir.

Quoi qu'il en soit, Nattier suit le mouvement et se plie au caprice de ses modèles ; il y ajoute son imagination personnelle et ses trouvailles d'allégories, qui sont parfois charmantes.

En 1738, il exposa au Salon *le Portrait du chevalier d'Orléans*, dont nous avons parlé,

58 J.-M. NATTIER

celui de *M^{lle} de Rohan* et le délicieux portrait de *M^{lle} de Canisy*, épouse du marquis d'Antin. C'est la ravissante figure d'une jeune fille de quatorze ans, délicate, fraîche, rosée, qui semble peinte avec de l'ambroisie. La petite épouse joue avec un oiseau familier ; on devine qu'elle sort du couvent et que sans doute elle va y retourner pour attendre la date de réalisation de son mariage. On peut admirer aujourd'hui cette délicieuse toile au musée Édouard André.

Chaque année apporte son contingent appréciable de portraits : en 1739, c'est celui de *la M^{se} de l'Hôpital* ; l'année suivante, ce sont : *M^{me} Geoffrin*, *M^{me} de Guémadeuc*, née de Pléneuf, sœur de *M^{me} de Prie*, *M^{me} de Laporte*, en nymphe, aujourd'hui dans la collection Menier ; *M^{lle} de Leyde* ; le *Maréchal de Montmorency-Luxembourg*, pour lequel Nattier a retrouvé son vigoureux dessin de jeunesse ; et

surtout ces deux magnifiques effigies qui firent sensation : *la Marquise de Flavacourt en Silence*, et *la Marquise de la Tournelle en Point du Jour*.

Les deux œuvres les plus remarquables de l'année 1741 furent le portrait de *la Comtesse de Brac en Aurore* et *la Princesse de Rohan en Sultane*.

Enfin furent exposés les deux portraits célèbres qui poussèrent Nattier au faite de sa réputation : *M^{lle} Élisabeth de la Rochefoucauld, duchesse d'Éréville en Belle Source*, et *M^{lle} Marie de la Rochefoucauld, sa sœur, en Chasseuse de cœurs*. Ces deux magnifiques effigies sont encore dans la famille. Au moment de leur exposition publique, elles eurent un énorme retentissement à la Cour. Le roi, la reine, les princes voulurent les voir. Louis XV nota soigneusement le nom de Nattier et, le trouva qualifié pour fixer les traits de ses favorites.

Le peintre fut appelé à Versailles en 1743 et il eut à peindre quatre portraits de petite dimension pour M^{me} de Châteauroux, maîtresse en titre à ce moment. Ces quatre portraits représentaient M^{me} de Châteauroux elle-même, sa mère, et ses deux sœurs. *La Madeleine*, que nous reproduisons dans ce volume, serait l'une des deux sœurs de la favorite.

Nattier était devenu en quelque sorte le peintre officiel des maîtresses du roi. Or, comme celui-ci se montrait fort inconstant dans ses amours, le peintre passait une partie de son temps à remplacer, dans les petits appartements des combles à Versailles, l'image de l'idole abolie par l'image de l'élue du moment. Tâche délicate et difficile, dont Nattier s'acquittait avec beaucoup de tact et de discrétion. Il sut gagner la confiance de Louis XV, et bientôt il allait passer, de l'ombre discrète des alcôves illégitimes, à la grande lumière des galeries

royales et des grands appartements. Après avoir peint les maîtresses du roi, il allait peindre sa famille, la reine, les princesses et Louis XV lui-même.

LE PEINTRE DE LA FAMILLE ROYALE

Les magnifiques portraits de M^{lles} de Larochevoucauld n'avaient pas seulement séduit le roi et la Cour; la reine avait pris un égal plaisir à les admirer et la pensée lui vint d'employer, elle aussi, le portraitiste à la mode.

Non point pour elle, tout d'abord. Modeste, un peu timide, vivant presque en recluse dans un palais où elle aurait dû trôner en souveraine, d'ailleurs très absorbée dans les pratiques d'une rigoureuse piété, elle attachait peu de prix à la mondaine flatterie d'un beau portrait. Mais elle avait des filles qu'elle adorait et qui, par surcroît, étaient jolies.

Louis XV, qui fut un détestable époux et un

assez médiocre père, ne pouvait se défendre malgré tout d'une réelle tendresse pour ses filles. Laidés, il les eût peut-être oubliées au fond de son palais; mais elles avaient du charme, de la grâce, une beauté régulière; en un mot, elles lui faisaient honneur, et il tomba d'accord avec la reine pour les faire peindre par Nattier.

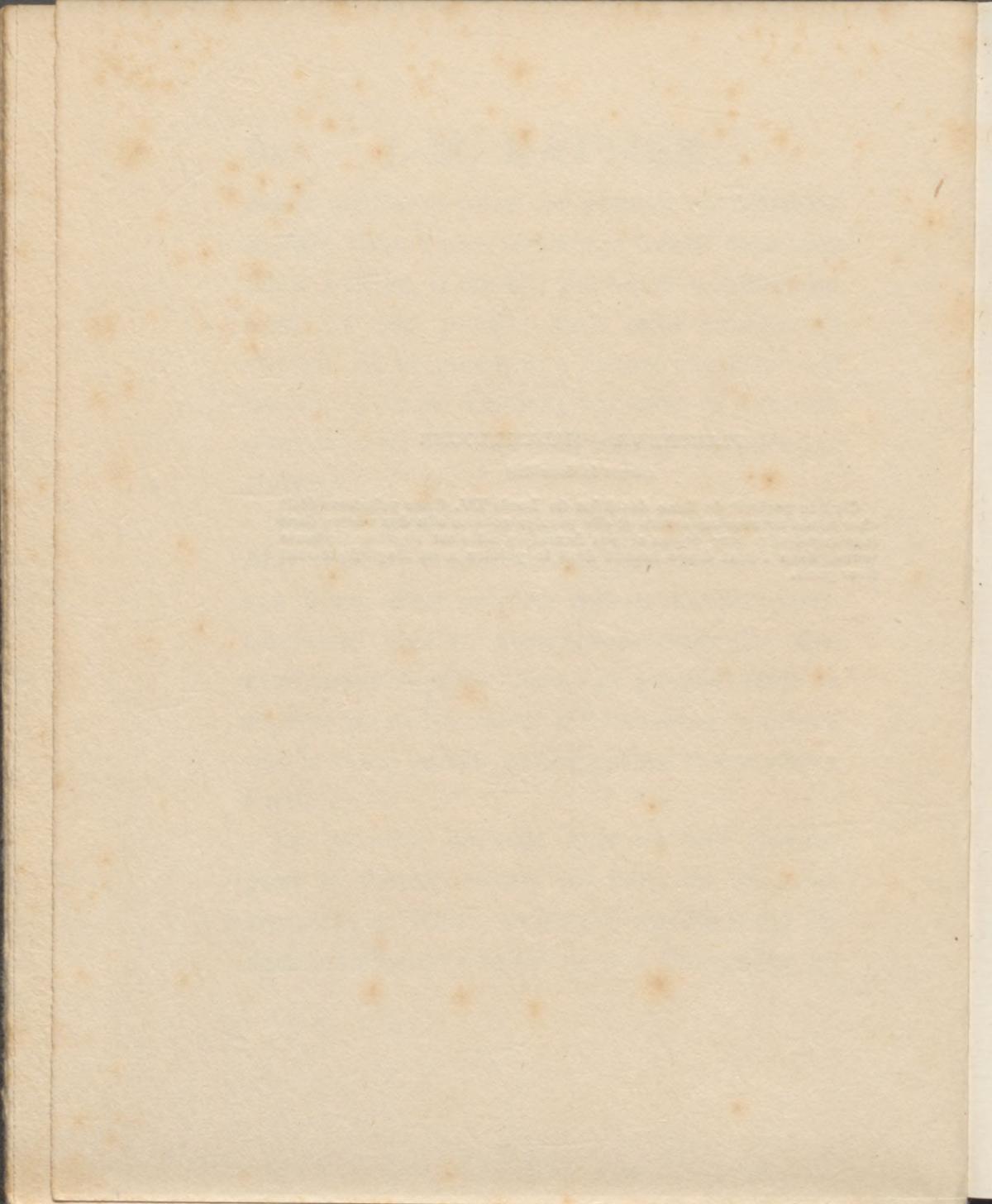
Il peut paraître étrange de voir la vertueuse Marie Leczinska faire choix, pour le portrait de ses filles, d'un peintre qu'elle savait pertinemment être le portraitiste ordinaire des maîtresses royales. Mais si grande était la réputation de Nattier et si flatteuse sa peinture que la reine passa condamnation et convoqua l'artiste.

Le premier portrait exécuté par Nattier pour la famille royale fut celui de *Madame Henriette* en Flore, ou plutôt, comme il est dit dans les pièces comptables des Bâtiments, en

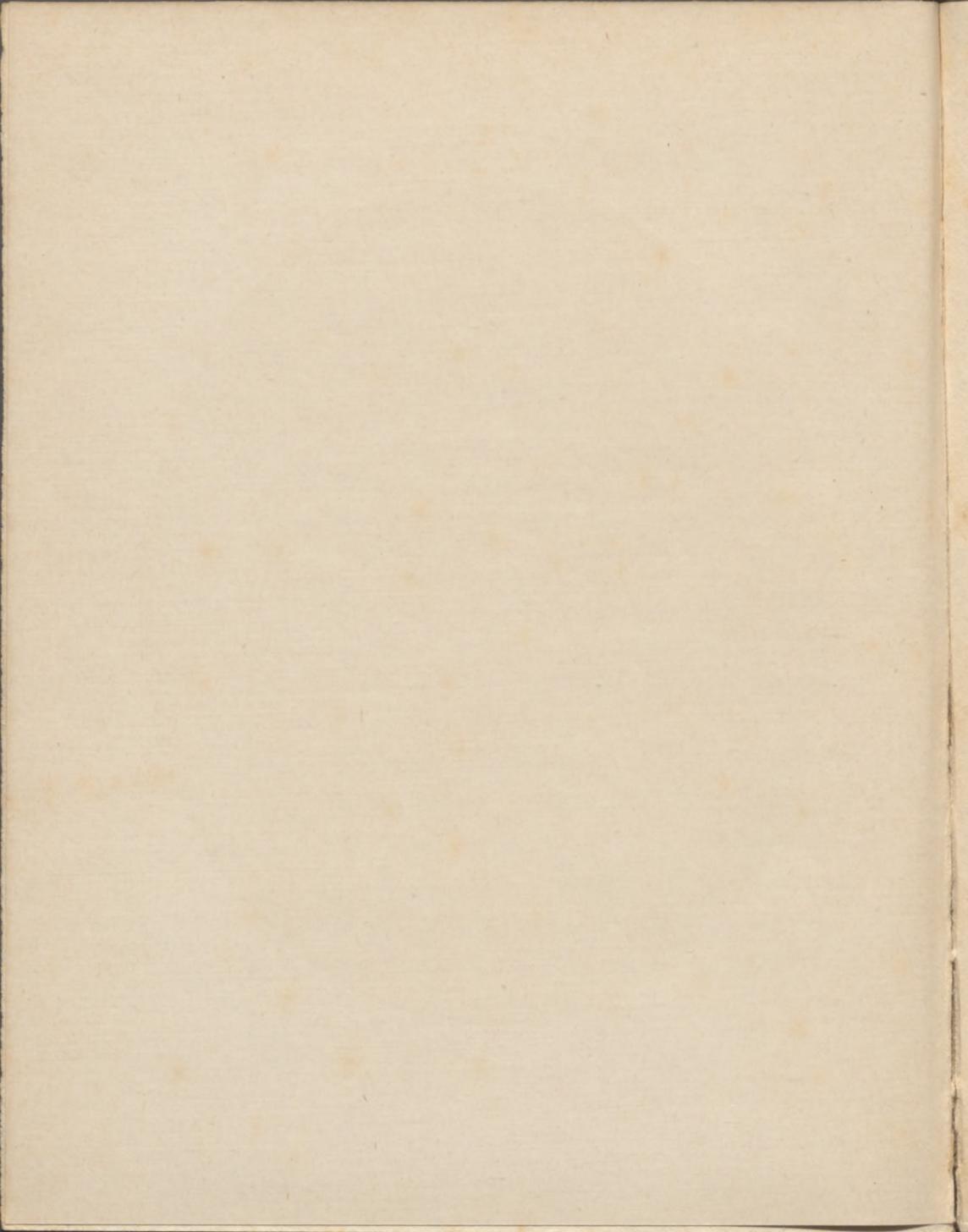
PLANCHE VII. — MADAME LOUISE

(Musée de Versailles)

C'est le portrait de l'une des filles de Louis XV. Cette princesse était charmante comme ses sœurs et elle montra comme elle des vertus dont leur royal père leur donna si peu l'exemple. Elle est représentée toute jeune, dans l'éclat d'une beauté dont le peintre a su magnifiquement tirer parti.







Nymphe couchée dans une prairie. La princesse était alors une ravissante jeune fille de quinze ans dont le peintre a merveilleusement interprété la grâce riante et puérile. Il toucha pour ce travail une somme de 3 000 livres.

A dater de ce moment, Nattier reproduira presque sans interruption les traits de la famille royale tout entière. Et quand il a terminé les originaux, on lui demande des répliques, qu'il répète parfois à de nombreux exemplaires.

Il n'est pas seulement le peintre en titre des souverains et des princesses, il est accueilli presque en ami; il pénètre dans l'intimité quotidienne de la reine, qui le traite avec bienveillance, et des charmantes filles de Louis XV qui montrent avec lui la plus aimable simplicité.

Nattier mérite ce traitement. Une longue habitude du monde l'a plié aux exigences de l'étiquette. Il n'a pas la rudesse un peu fruste

66 J.-M. NATTIER

de Quentin La Tour. Il sait garder une respectueuse réserve même lorsque ses illustres modèles montrent le plus engageant abandon. Il a très bonne mine, de la politesse, de l'élégance, de l'esprit. La reine, dont la conversation est charmante et qui trouve peu d'occasions de le prouver, se plaît à s'entretenir, pendant les séances de pose, avec cet homme aimable dont l'intelligence est aussi brillante que le pinceau.

Elle consent même à poser devant lui. Nattier exécute alors ce portrait fameux de Marie Leczinska, dont nous avons déjà parlé, et il sait mettre dans ce visage toute la bonté, toute la finesse qui caractérisaient la reine ; il y ajoute même un je ne sais quoi, cette chose indéfinissable qui fait presque agréable cette souveraine que l'histoire nous représente morose et qui avait bien des motifs de l'être.

Nattier peignit aussi le roi Louis XV, en buste, revêtu de la cuirasse et du manteau

J.-M. NATTIER 67

royal. Ce n'est pas le meilleur portrait du peintre, qui réussissait mieux le portrait féminin. La toile, rapidement brossée, fut livrée en août 1745 et payée 1500 livres. Le roi y est représenté à l'âge de trente-trois ou trente-quatre ans, c'est-à-dire dans tout l'éclat de sa beauté, qui était légendaire. On peut reprocher au peintre d'avoir exagéré le port efféminé du monarque au point de lui enlever presque toute noblesse. On ne sait quel a été le sort de l'original, mais on en peut juger d'après les nombreuses copies qui en furent faites.

Après le roi, Nattier peignit le Dauphin, alors très jeune, qui devait mourir prématurément. Ce travail où le peintre fixa très heureusement les traits gracieux du petit prince, valut à l'artiste le titre officiel de "peintre du roi" et lui fut payé 4000 livres. Il toucha en outre 1200 livres pour les copies qu'il fit de ce beau portrait.

Peu de temps après, Louis XV voulut faire une aimable surprise à la reine. Il chargea Nattier de se rendre à Fontevrault où étaient élevées ses filles et d'y faire leurs portraits. Commencées en septembre 1747 les toiles furent livrées en mars 1748. La reine, peu habituée à d'aussi délicates attentions, se montra extrêmement heureuse en recevant les chères images de ses enfants, dont l'éloignement lui causait une constante torture. Nattier reçut 4 500 livres pour les portraits et 600 livres pour son voyage à Fontevrault.

Un peu plus tard, il peindra encore les jeunes princesses à plusieurs reprises : aujourd'hui, c'est *M^{me} Victoire*, la plus belle des filles de Louis XV, et celle qu'il préférait; demain, ce sera *M^{me} Henriette*, celle qui posa le plus souvent devant Nattier, puis *M^{me} Adélaïde*, qu'il représenta à plusieurs reprises et presque toujours en Diane.

Enfin il exécute cette série fameuse des princesses avec les attributs des quatre éléments. *M^{me} Infante*, c'est la Terre; *M^{me} Henriette*, le Feu; *M^{me} Adélaïde*, l'Air; *M^{me} Victoire* l'Eau. Dans ces quatre allégories, les filles du roi sont dans le complet épanouissement de leur beauté : avec l'âge, elles ont pris cette vigueur élégante qui distingua toujours la race des Bourbons; elles possèdent aussi cette grâce qui leur vient de leur père et cette modestie sans pruderie, héritée de leur mère, qui faisait d'elles princesses les plus accomplies de leur temps. Tous ces attraits et toutes ces qualités, Nattier les a exprimées, dans ces quatre toiles, avec un bonheur et une vérité que pouvait seul atteindre un peintre comme lui, c'est-à-dire connaissant parfaitement le caractère particulier et intime de ses illustres modèles.

Quelque temps après, Nattier peignait *l'In-*

fante Isabelle, petite-fille de Louis XV, petit bijou de grâce enfantine et de couleur délicate. Cette peinture peut être considérée comme l'un des chefs-d'œuvre du grand artiste.

LE DÉCLIN ET LA MORT.

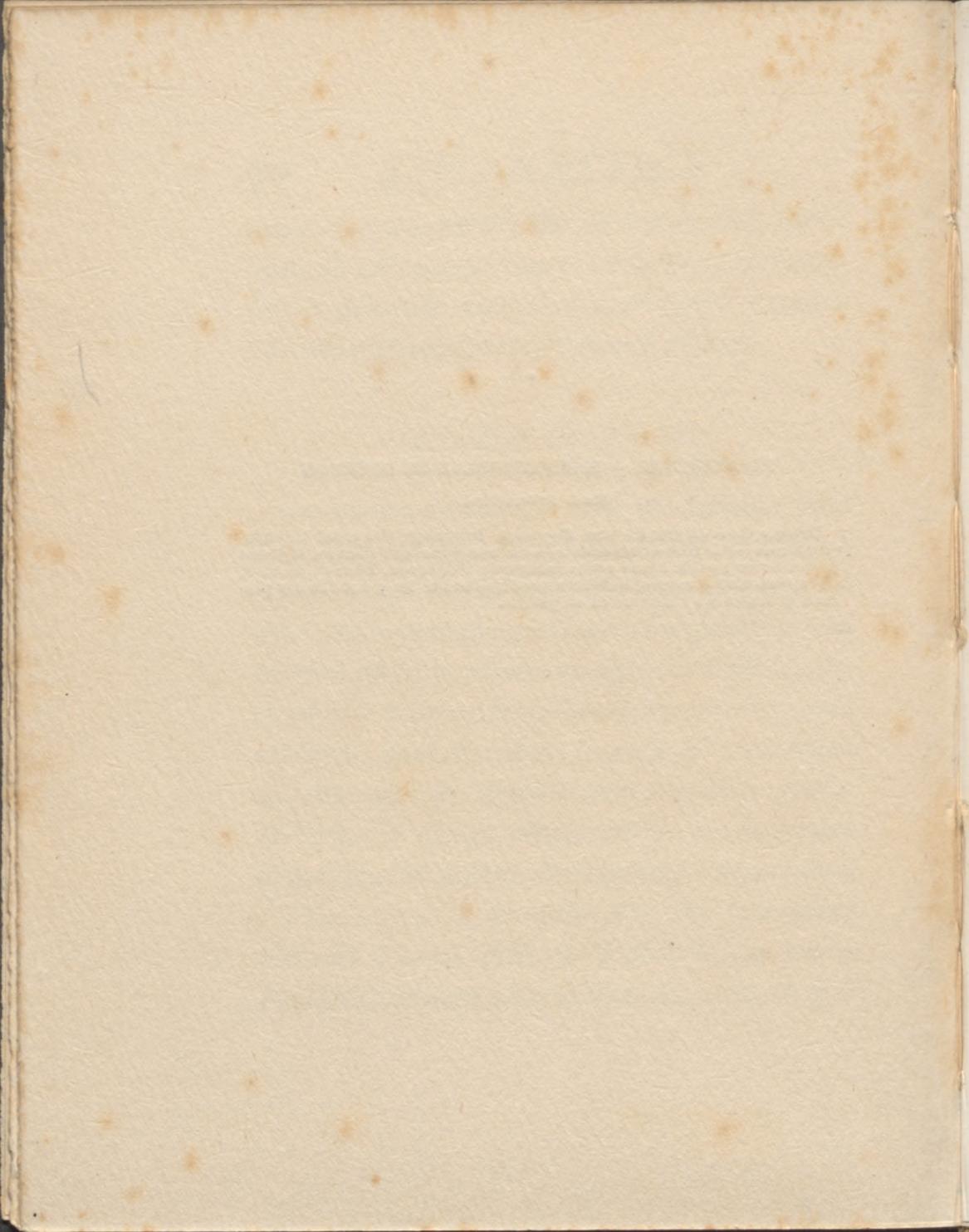
Ces ouvrages officiels sont les derniers feux d'un beau génie qui va s'éteindre. Nattier a plus de soixante ans; sa main n'a plus la sûreté d'antan; le pinceau prestigieux a perdu de son éclat et de sa douceur. La ligne devient molle, la touche lourde. Déjà ses portraits, exposés au Salon, sont discutés; la critique se montre acerbe, parfois cruelle pour l'artiste vieilli. Diderot, le grand dispensateur de la gloire artistique, lui assène de violentes mercuriales.

Peu à peu, la clientèle s'en va. Les jolies femmes n'osent plus se confier à ces mains devenues débiles, elles vont à des peintres plus

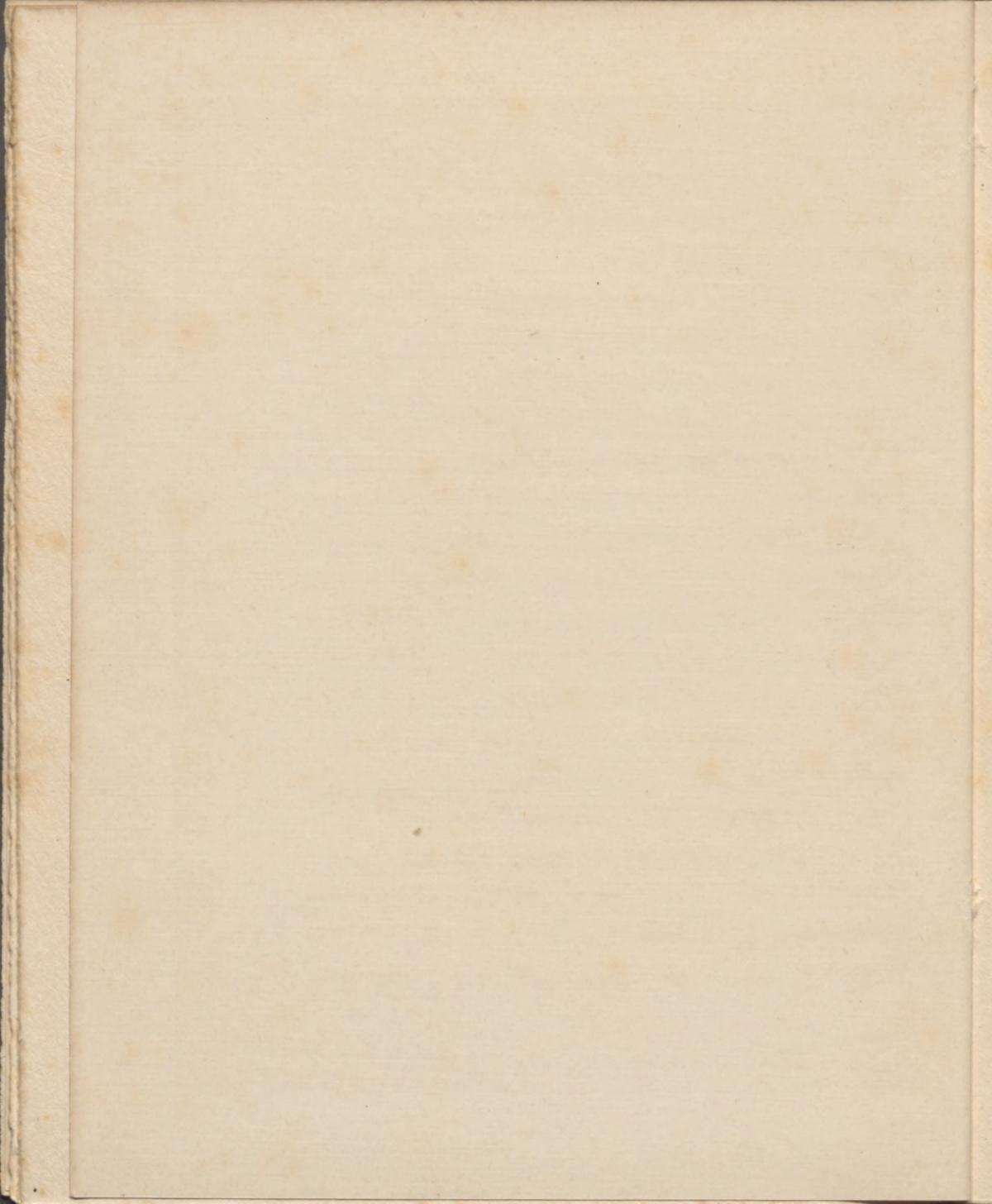
PLANCHE VIII. — MARIE-ISABELLE DE BOURBON

(Musée de Versailles)

Dressée dans sa grande jupe d'apparat, le corsage s'ouvrant sur une gorge naissante, rose et blanche comme une fleur qui s'ouvre, la jeune princesse ressemble à une petite infante de Velazquez. Dans ce portrait, qui est un chef-d'œuvre, Nattier a prodigué toutes les grâces de son pinceau et toutes les richesses de sa palette.







jeunes qui renouvellent un genre usé. La mode n'est plus aux portraits mythologiques et allégoriques. Tout conspire à discréditer le pauvre Nattier, qui ne fut jamais heureux.

Sa fille, qui avait épousé Tocqué, dit les raisons de cette désaffection subite :

“ Bien avant que d'être hors d'état de peindre, il fut malheureux. La guerre, fléau des arts, l'inconstance du public, le goût de la nouveauté, tout se réunit pour lui faire éprouver le plus triste abandon. A cette grande affluence à laquelle il était accoutumé succéda une désertion presque totale. Enfin il ne lui resta plus de ses grandes occupations que quelques ouvrages à finir pour la Cour, commencés dans des temps plus heureux. ”

La Cour, en effet, lui demeura fidèle la dernière. Le pauvre peintre discrédité venait errer à Versailles par habitude, avec le secret espoir que quelque dame lui commanderait son

portrait. Mais le charme était rompu, la chance l'avait définitivement abandonné. Nul ne s'adresse plus à lui.

Le Louvre possède un portrait de Nattier, peint par Voyriot vers cette époque, qui nous montre l'artiste las et vieilli, le front ridé, la bouche triste. Une mélancolie profonde a envahi le visage jadis riant; les traits sont encore réguliers et beaux, mais contractés par le chagrin.

La reine, qui aimait Nattier, le consolait par quelques paroles réconfortantes; ses filles continuaient à lui témoigner de l'amitié; le roi lui-même lui jetait au passage, dans quelque galerie, un mot flatteur, mais le peintre sentait bien la compassion qui se cachait sous ces paroles affectueuses.

Il prit enfin le parti de ne plus retourner à Versailles; il accusa la versatilité des grands et se flatta de retrouver auprès de la grande

J.-M. NATTIER 75

bourgeoisie, de la finance et de la magistrature, le succès qu'il n'avait plus à la Cour. Il devait se tromper cruellement, cette fois encore.

Nattier souffrait cruellement de cet abandon plus encore dans son amour-propre d'artiste que dans ses intérêts matériels. Ceux-ci pourtant lui causaient bien des tourments. Il n'avait jamais été riche; le défaut de commandes amena rapidement la pauvreté, presque le dénuement. Rien ne le consolait de sa déchéance, ni l'affection des siens, ni la sympathie de ses collègues de l'Académie.

Il avait marié ses deux filles, l'une au peintre Tocqué, portraitiste de grand talent, l'autre à Challe, si connu par ses " compositions badines ". L'un et l'autre étaient profondément attachés à Nattier et se seraient fait un devoir de le recueillir.

Mais Nattier avait de l'orgueil et ne s'avouait pas l'éclipse de son talent. Au lieu de

76 J.-M. NATTIER

se résigner, il voulut lutter et produisit ces œuvres médiocres qui lui ont fait tant de tort, et pendant si longtemps, aux yeux de la postérité.

Avec l'âge la maladie était venue. Il fut atteint d'hydropisie et bientôt il s'alourdit au point de ne pouvoir remuer les membres. La main devint lourde, presque inerte, et bientôt fut incapable de manier le pinceau.

Il en fut réduit, en 1758, à implorer la modeste pension du roi, laissée vacante par la mort du peintre Cazes.

Un dernier malheur devait frapper le pauvre artiste, déjà si éprouvé.

Il avait un fils, peintre comme lui, qui donnait les plus belles espérances et qui avait obtenu d'aller à Rome comme pensionnaire du roi à l'école française. Or, un jour qu'il se baignait dans le Tibre, il fut pris d'une syncope et se noya.

Le coup fut cruel pour Nattier, dont il ébranla la raison. Rapidement, il tomba en enfance et bientôt le prestigieux portraitiste des rois, des princesses du sang et des princesses de la mode, devint un être sans pensée, une loque pitoyable.

Le peintre Challe le recueillit alors et ses dernières années, du moins, s'écoulèrent paisiblement. Il vécut encore cinq ans dans cette lamentable inconscience des êtres et des choses qui est pire que la mort.

Il s'éteignit enfin le 7 septembre 1766.

Le discrédit qui marqua les dernières années de Nattier s'est longtemps obstiné autour de son œuvre. Ses mauvaises peintures de la fin y ont certes contribué, beaucoup moins cependant que les innombrables portraits médiocres mis à son actif et qui n'étaient pas de lui.

Il partagea également la défaveur qui, jusqu'au milieu du dernier siècle, s'attacha aux

œuvres spirituelles et pimpantes de l'époque de Louis XV et de Louis XVI ; il précéda dans l'oubli des maîtres comme Watteau, Fragonard, Boucher, Lancret, d'autres encore. A cette proscription, David travailla d'une main rude, le romantisme aussi. Mais l'heure de la justice devait sonner pour cette pléiade de peintres charmants, délicats, et si français ! On se dispute aujourd'hui au poids des banknotes ces toiles chatoyantes dont personne ne voulait il y a cinquante ans et l'on n'aurait pas aujourd'hui pour un million cet *Embarquement pour Cythère* que les élèves des Beaux-Arts, au temps de David, criblaient par dérision de boulettes de pain.

Pour Nattier aussi, la réhabilitation s'est faite éclatante et complète. Ses œuvres sont aussi recherchées aujourd'hui qu'elles étaient méprisées jadis. On a fini par s'apercevoir que, sous le convenu des allégories et la puérilité

des attributs mythologiques, subsistait un artiste plein de science et de charme, deux qualités qui s'allient rarement.

Maintenant la sélection s'est opérée entre ses portraits, dont on a écarté les toiles apocryphes et les toiles mauvaises. Ce qui est resté après ce partage nécessaire, c'est la majeure partie de son œuvre, qui est d'une incomparable valeur et d'une supérieure beauté. Ses bons portraits sont admirables; ils supportent sans désavantage le redoutable parallèle avec la merveilleuse école anglaise du XVIII^e siècle qui fournit Reynolds, Gainsborough et Lawrence; ils ne font pas moins bonne figure à côté des Largillière et des Rigaud.

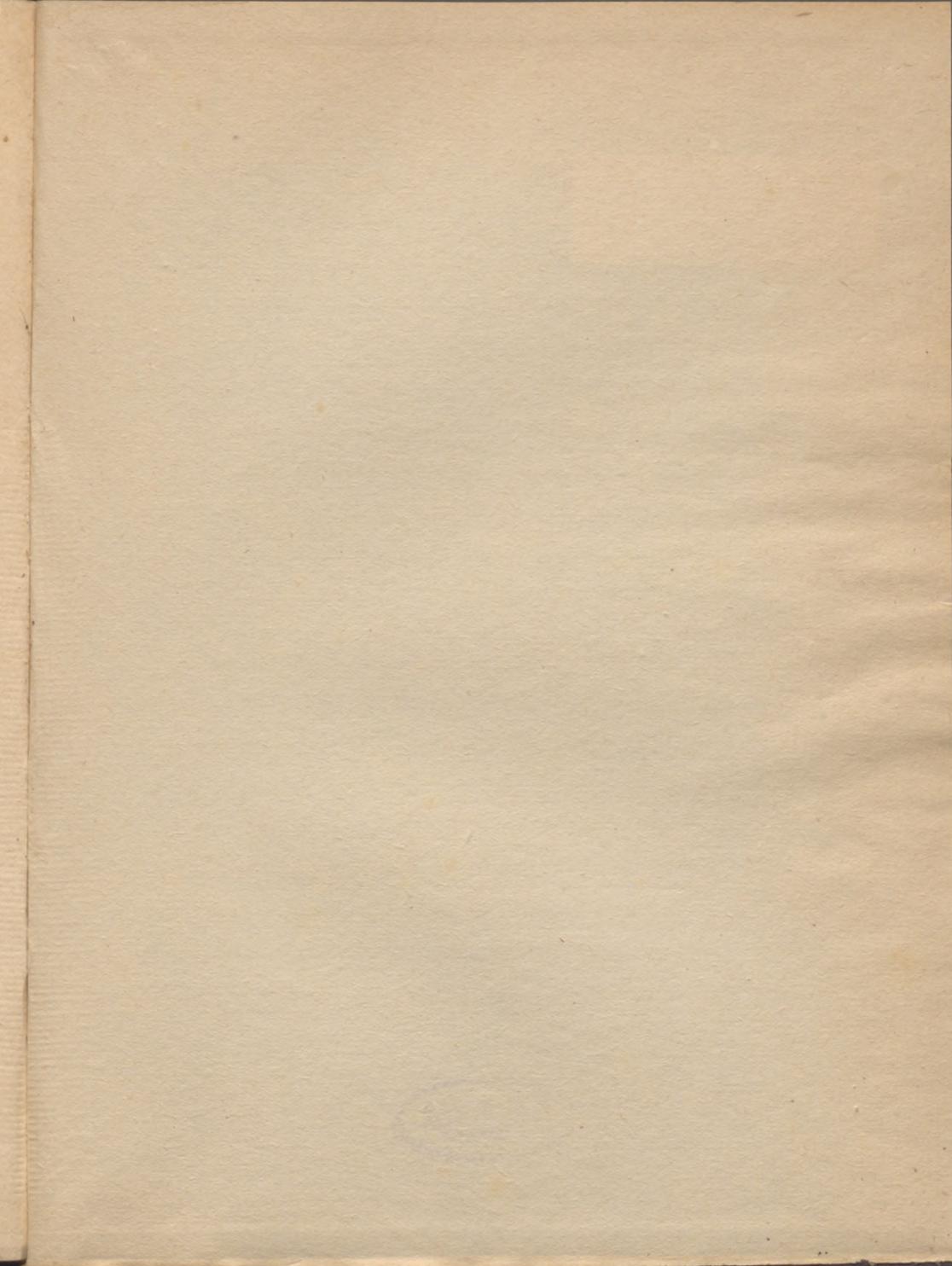
Il suffit de parcourir les grandes salles de Versailles, toutes pleines de ses œuvres, pour reconnaître en Nattier un maître incontesté. Il a des charmes qui ne sont qu'à lui, des cou-

80 J.-M. NATTIER

leurs adorables qu'il posséda seul. Nous aimons contempler ces ravissants modèles, princesses ou grandes dames, qui nous sourient au passage dans leurs cadres dorés, pour exercer sur nous comme sur leurs contemporains leur irrésistible puissance de séduction. A ce goût de plaire, que le XVIII^e siècle porta si haut, Nattier prêta la flatterie d'un pinceau chargé de couleurs magiques, et ce don lui a valu le titre, ratifié par la postérité, "d'élève des Grâces et de peintre de la beauté".

Imprimerie PIERRE LAFITTE ET C^{ie},
PARIS.





80 J.-M. NATTIER

leurs adorables qu'il posséda seul. Nous aimons contempler ces ravissants modèles, princesses ou grandes dames, qui nous sourient au passage dans leurs cadres dorés, pour exercer sur nous comme sur leurs contemporains leur irrésistible puissance de séduction. A ce goût de plaire, que le XVIII^e siècle porta si haut, Nattier prêta la flatterie d'un pinceau chargé de couleurs magiques, et ce don lui a valu le titre, ratifié par la postérité, "d'élève des Grâces et de peintre de la beauté".

Imprimerie PIERRE LAFITE ET C^{ie},
PARIS.



4801-

Biblioteka Główna UMK



300051189939

1 pt.

Biblioteka
Główna
UMK Toruń

618548

Biblioteka Główna UMK



300051189939

20.4.50